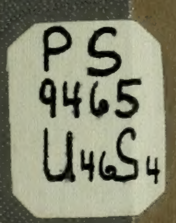

3 1761 07822073 8


PS
9465
U46S4

..ntiments et Souvenirs

DE

FIRMIN PARIS

PAR

MAXIME HUDON

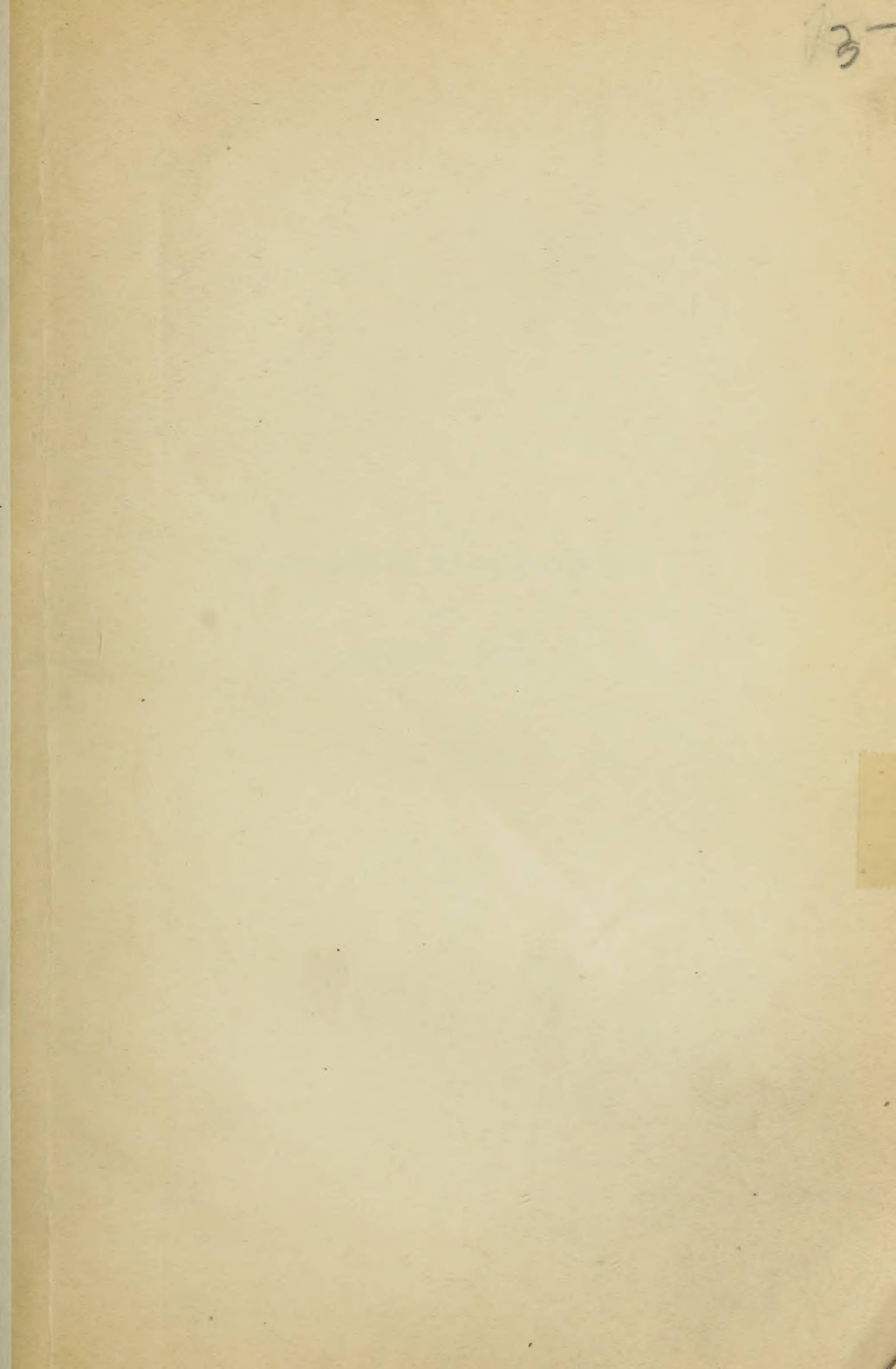
DEUXIÈME SÉRIE : *AU LARGE*

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant ;
Etouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.
BÉRANGER.



QUÉBEC
LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

1907



SENTIMENTS ET SOUVENIRS

DE

FIRMIN PARIS

Sentiments et Souvenirs

DE

FIRMIN PARIS

DEUXIÈME SÉRIE : *AU LARGE*

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant ;
Etouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

BÉRANGER.



QUÉBEC
LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

1907



LES ATTACHEMENTS

So loath we part from all we love.
From all the links that bind us

MOORE.

Notre âme est pareille au tissu
Que forme l'immonde araignée
De sa trame fine et soignée
Sous l'angle sombre à notre insu
Longtemps avec art allignée.
A qui mille insectes divers
Heurtent cette aile inconsciente
Qui dès lors y reste adhérente
Et fend la gaze frissonnante
En l'emplissant de cris amers.

D'un pur souffle Dieu l'a formée
Et l'a mise dans notre sein
En butte aux assauts du destin
Dont la fureur accoutumée
Ne l'y touche jamais en vain :
A s'attacher vive et facile.
Chaque jour la pauvre âme sent
Le bourreau cruel et puissant
Atteindre et briser en passant
Sa trame ténue et fragile.

Qui saura que d'objets divers
Chaque jour le destin barbare
Approche de la pauvre ignare,
Sans souci des regrets amers
Que sa cruauté lui prépare,
Que d'objets, sensibles ou morts,
Il enfonce ainsi pêle-mêle
En sa nature tendre et frêle,
Et que de chocs il amoncelle
A ses trop débiles ressorts ?

C'est tour à tour, parfois ensemble,
Un ange, un exilé divin
Errant sur ce rivage humain,
Dont le cœur au notre ressemble,
Qui nous tend en passant la main,
Ou qui répond par un sourire,
Une larme, un mot, un soupir,
A nos maux qui, pour s'endormir
Cherchent dans un autre martyr
Une âme qui souffre et soupire ;

C'est un arbre qu'on a planté,
Dont on a vu l'épais feuillage
Répandre un noir et frais ombrage
Sur un roc qu'on a fréquenté
Ou sur quelque moëlleux rivage ;
C'est une roche sans décor,
Un bois, un ruisseau qui murmure
En déroulant son onde pure,
Un lac, une simple masure,
Un brin d'herbe, et que sais-je encor ?

Maintenant devenus ses frères,
Ses choisis, les tendres aimés
Dont ses jours d'exil sont charmés,
Ces objets se font ses viscères
Dans son plus intime enfermés ;
Et quand le sort inexorable
En se jouant les désunit,
L'âme souffrante dépérit,
Elle se fend, puis se flétrit,
Car sa blessure est incurable.

L'ABSENCE ÉTERNELLE

(*Romance*)

Air : « 'Tis the last rose of summer. »

When true hearts lie wither'd
And fond ones are flown,
Oh ! who would more inhabit
This bleak world alone ?

MOORE.

Quand l'absence éternelle,
Autre affreuse mort,
De son ombre cruelle
Noircit notre sort,
Le printemps qui s'allume
Au sommet des cieux
N'échauffe plus la brume
Qui voile nos yeux :

Dans sa mante étoilée
La pensive nuit
Clôt, noire et désolée,
L'ombreux jour qui fuit ;
Et, désormais sans charmes,
Son flambeau rêveur
Nous verse avec des larmes
Sa molle splendeur :

Sans charmer la nature,
  Les tièdes zéphyrs
N'ont qu'un triste murmure
  Et de froids soupirs ;
Le soleil est sans flamme,
  Le jour sans couleur ;
Rien n'enchante plus l'âme
  Rien ne plaît au cœur ;

Et la feuille jaunie
  Qu'emporte l'hiver
Excite notre envie
  Dans son vol amer :
Déployez-moi votre aile,
  Affreux aquilons,
Emportez-moi comme elle
  De ces noirs vallons !

LE MAUSOLÉE

Il est un arbre aux branches fortes
Comme le chêne: les frimas
Le couvrent bien de feuilles mortes,
Mais ces feuilles ne tombent pas.
JULES DE GÈRES.

Voyez au front de la colline
Que l'astre du soir illumine
Ce villageois aux cheveux blancs :
Agenouillé sur la verdure,
De sa voix cassée il murmure
Des vœux aux plus nobles élans.

Écoutez, sa voix amaigrie
Par intervalles se marie
A la molle voix du zéphyr :
Ce sont les vols de sa prière
Au pied de la funèbre pierre,
Tombe chère à son souvenir.

Revêtant leur épais feuillage,
Les grands peupliers du rivage
Ont compté cinquante printemps
Depuis que l'être aimé qu'il pleure
Quitta sa modeste demeure
Pour ce saule aux rameaux flottants.

Depuis, bien des larmes amères
Ont à ses foyers solitaires
Arrosé le repos du soir,
Bien des jours chargés de nuages
Ont touché du doigt des orages
Son âme où survit seul l'espoir.

Pourtant, le flot brumeux des âges,
Semé d'écueils et de naufrages,
N'a pas submergé dans son cœur
Ces germes puissants de tendresse,
Ces élans purs où sa jeunesse
A trouvé jadis le bonheur.

C'est en vain que les sots du monde
Ont de leur raillerie immonde
Poursuivi sa longue douleur :
Plein de sa première tendresse,
Et sage au sein de la tristesse,
Il s'est ri d'un monde railleur ;

Et quand la nuit avec mystère
Répand son ombre sur la terre,
Il épanche encor sa douleur
Au silencieux mausolée
Où près de sa chère exilée
Repose la foi de son cœur.

C'est là qu'il a marqué sa place,
Là, sous le même étroit espace,
Loin des murmures importuns.
En attendant le jour suprême,
Une fleur, amoureux emblême,
Y verse de légers parfums.

MON SEJOUR

Quelle caverne est étrangère
Quand on y trouve le bonheur?
GRESSET.

Ami fidèle et cher, tu désires connaître
Ce qui peut loin de toi me faire du bien-être !
Je te le vais tracer. Le détail en est court :
En moins d'un quart de nuit la plume le parcourt.

En face du Midi j'habite une mansarde.
Deux châssis, une table à la jambe criarde,
Une horloge-miroir, un livre pour prier,
Un canif, une plume avec son encrier,
Telle est ma friperie. Un rien dans ce réduit m'amuse.
Même souventes fois j'y cajole la Muse.
La Muse, la volage au cœur froid à moitié
Qu'à vingt ans sans trompette un soir je mariai !
Tu t'en souviens, ami, car tu fus de la noce.
Qu'elle a su depuis lors faire de fois la rosse !...
Mais soyons charitable et n'en médisons point.
Lorsqu'elle veut bouder, je m'enfuis à ma chaise
Sans chicane oublier la méchante à mon aise.
Là, par le verre embrumé d'un coin du soupirail,
J'entrevois de l'église un angle du portail,
Au penchant d'un coteau quelques arpents de terre,
Une grange en bois noir que je crois millénaire,
Un puits à l'eau bourbeuse, une vieille maison,
Et, j'en suis indigné, pas un point d'horizon.

Si je veux voir le front de l'antique Borée,
Je descends le couloir à la rampe pourprée
Par où je sais grimper à mon petit logis.
J'aperçois au sortir des vergers, des taillis,
Dont mon œil en passant admire le feuillage,
Puis j'arrive à deux troncs, arbres du plus vieil âge,
Que j'ai vus se prêter en bien des mauvais jours
Contre les vents d'orage un mutuel secours.
Une même racine au même antre asservie
Avec la même sève alimente leur vie ;
Le même doux murmure enchante leurs rameaux
Qui, pour mieux s'embrasser, se courbent en arceaux :
Si l'un deux quelque jour se déracine et tombe,
L'autre, à n'en pas douter, le suivra dans la tombe (*)
Je médite un instant la sublime leçon
Qu'ils donnent sans dispute à l'humaine raison,
Puis je m'assieds entre eux, la face vers Borée
Que je trouve souvent la lèvre bigarrée.
Là, je suis sur un mont, un sublime juchoir :
J'y domine des bois au grand feuillage noir
Dont s'enveloppe au loin le féerique rivage
Où le beau Saint-Laurent dort sous le frais ombrage.
En face, et sous mes pieds, sont deux minces galets
Où quelques vieux pêcheurs attachent leurs filets,
Et plus de cent esquifs à la voile tremblante
Tout près viennent s'ancrer à la glaise écumante.
Tel se peint en huit vers l'adorable tableau
Qui semble sous mes pieds défier le pinceau.

---

* Voir plus loin *Les deux Peupliers*.

Une forêt de joncs par les flots arrosée
Forme un large avant-plan à la rive opposée.
Mais si de ce bourbier je soulève les yeux,
En arrière, et semblant incrustés dans les cieux,
J'aperçois des monts hauts à dérouter la vue
Par pics et tourillons s'élancer dans la nue.
Et j'admire à leur base un léger chapelet
De maisons qu'on dirait ou d'albâtre ou de lait
Dont s'entoure le front d'une longue colline
Qui vis-à-vis de moi coquettement s'incline :
Je salue en retour ses pâturages verts
Et ses pieds qu'en chantant baignent les flots amers.

Voilà qui peut charmer une âme un peu vibrante.
Cela me charme-t-il ? A bon droit je m'en vante.
Mais, de l'Est à l'Ouest, du Sud à l'Aquilon,
Nulle part ne parait un seul point d'horizon.
Je me trompe. Il est vrai, par une dentelure
Du côté de Beauport—triste et cruel augure ! —
J'en aperçois un coin vaporeux et lointain.
Mais il est bien étroit, plus étroit que la main.
Lorsque mon œil distrait par hasard l'envisage,
Je crois surprendre au vol une nique, un outrage
Que me lance de loin cet odieux pays.
J'abaisse le regard en fronçant les sourcils :
Durant quelques instants le Couchant m'est en haîne,
Son reflet empourpré me fatigue et me gêne,
Et je voudrais même être un de mes peupliers !
Moins rudes à fourbir, moins sages, moins caissiers,
Que nous tous, sots humains pleins de philosophie,
Ils savent vivre à deux et de la même vie.

Je leur dis quelquefois : « Ensemble, arbres heureux,
Vous pouvez défier l'aquilon douloureux.
Si l'on vous imitait, modèles de la terre,
Qui se brise à trente ans deviendrait centenaire.
De plus, si, moins remplis de sagesse et moins fats,
Nous étions peupliers, Beauport ne serait pas.

LES SOUVENIRS

L'âme en un repli sombre où tout semble finir
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile :
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir.

V. Hugo.

Flots tourmentés ou plats qui tissent notre vie,
Les ans ont beau s'enfuir,
Même parfois nombreux dans leur longue série
Longtemps s'évanouir ;
Tous ont un sommet qui surnage,
Empoisonne ou parfume l'âge
A peine sorti du berceau,
Et qui dans l'oubli noir ne sombre
Que quand le trépas froid et sombre
Nous clôt la porte du tombeau.

Tantôt c'est un déboire, une heure triste, amère,
Dont on a bu le fiel,
Quelquefois même un rien, un souffle de chimère
Qu'on a trouvé cruel ;
Tantôt c'est une heure adorable,
Un enchantement ineffable
Qui dans l'âme un jour s'est glissé :
Une entrave qu'on a brisée,
Une lèvre qu'on a baisée,
Peut-être un cœur qu'on a pressé.

La mémoire dans nous n'en fut pas effacée
Par le temps effaceur,
Et souvent nous sentons leur secrète pensée
Nous sourdre au fond du cœur.
Sans la fuir, sans nous en défendre,
Même prêts à nous en éprendre,
Nous l'y quittons seule venir,
Et parfois longtemps solitaire
Dans notre intime à se complaire,
Elle emplit notre souvenir.

LA VIEILLE HORLOGE

Tant va la cruche à l'eau
Qu'enfin elle se brise.

Vieux meuble délabré, relique sainte et chère
    Qui depuis quarante ans me suis,
Prête à voir avec moi la moitié de la terre
    Subir des hivers et des nuits,
Adieu ! Vieux meuble aimé, désormais incapable
    D'un service qui soit passable,
    Demain tu passes au rancart !
J'ai longtemps craint cette heure. Enfin elle est venue,
    Et, malgré la déconvenue,
    Là-haut je te mets à l'écart !

Ah ! je devrais d'abord ciseler ton éloge
    Dans une ode au sublime essor.
Et dire à l'univers que tu fus une horloge
    Digne de plus que son poids d'or.
Mais qui voudrait me croire, humble caisse d'ébène
    Mal jointe et dégrossie à peine
    Par un manœuvre maladroit,
Qu'on affubla jadis d'une teinte banale
    Et d'apparence plutôt sale,
    La moins admirable qui soit ?

Car parmi nous, humains, sache-le, vieille amie,
    On ne peut qu'être sans valeur
Si la beauté du port au coin de la chimie

Ne relève encor la couleur :
On croirait mon génie à sa millième esclandre,
On se pâmerait à m'entendre
Et l'on dirait que j'ai menti,
Que, malgré mes serments aux larges envolées
Et leurs tirades ampoulées,
Mon éloge n'est pas senti,

Ne crains pas, cependant, qu'un coupable scrupule
Me ravale au rang des ingrats,
Et que soudain pour toi je devienne l'émule
De monstres qu'on ne nomme pas.
Non ! J'ai trop bien appris ce qu'est l'ingratitude
Pour que sa noire turpitude
Se glisse jamais dans mon cœur,
Et que jamais en moi l'on sente vivre une âme
Qu'un seul jour eût teinte l'infâme
De son infernale hideur.

Je garderai sans fin la sainte souvenance
De tes services tant heureux,
Dont j'aimai quarante ans l'immuable constance
Et les fruits si doux pour nous deux.
Je te verrai souvent au coin de l'oubliette,
L'air mélancolique, et muette,
Sans plus répondre à mon regard . . . .
Ah ! n'en va pas rougir : habite ma demeure
Sans désormais me dire l'heure,
Car elle est bien faite, ta part.

J'irai me souvenir à côté d'une amie
    Qui fut fidèle si longtemps,
Qui prodigua son aide aux trois quarts de ma vie,
    Jusqu'aux lourdeurs de si vieux ans.
J'y lui dirai les jours de joie et de déboire
    Qu'elle a vus de ma pâle histoire,
    Et puis les si nombreuses nuits
Où me poignait au cœur quelque amère pensée
    Et dont sa voix grêle et cassée
    M'entrecoupait les longs ennuis.

Je ne regrette aucun de ces temps variables,
    Tant moins fut-il accidenté :
Qu'ils restent tous, ces jours saintement mémorables
    Dans leur profonde éternité.
Ce qu'il faut à mon cœur, c'est ce qui lui rappelle
    D'une façon douce et fidèle
    Ce qui ne doit plus revenir,
C'est de suivre en amont le fleuve des années
    Pour s'en refaire les journées,
    C'est le culte du souvenir.

Bientôt, je le pressens, conseillère discrète
    Qui me suivis en maint séjour,
L'heure en sera venue, au fond de la retraite
    Je devrai descendre à mon tour.
Une lourdeur de mort s'empare de mon être,
    Je décline, et demain, peut-être,
    Je devrai passer à l'écart ;
On me l'a dit d'ailleurs, je suis plein de ravage,
    Les soucis, les travaux et l'âge
    Me conduisent vite au rancart.

Je n'abandonnerai ma compagne si chère
Qu'en passant le seuil du tombeau ;
Je lui dirai souvent ce qu'est la vie amère
Et tout ce que j'y vis de beau.
Nous serons côte à côte, et sans désormais craindre,
Elle, un idiot qui veut peindre,
Moi, l'âme horrible des tyrans,
A savourer ensemble une paix assurée,
Une tranquillité sacrée
Au saint repos des vétérans.

LE FOND DE L'ABIME

La joie est vite absente ;
Et les plus sombres d'entre nous
Ont eu leur aube éblouissante.
V. Hugo.

Petite, le sais-tu ? ton cœur est un abîme
Où descendra bientôt la meute des regrets :
Il en est de plus doux, où même l'attrait prime ;
Mais d'autres sont cruels ; ils font boire à longs traits
Un fiel noir que les ans n'adoucissent jamais.

Eux, ils feront pâlir le carmin de ta joue
Et mêleront d'embrun l'azur de ton œil clair :
Quiconque a traversé l'âge heureux qui t'enjoue
Sent monter de son cœur plus d'un relent amer
Qui lui torture l'âme et consume sa chair.

On te verra rieuse, et folâtre peut-être,
Avec des forts qui tous souffriront comme toi ;
Mais tu ne tueras point le mal qui va te naître :
Il sera pour toujours intronisé ton roi,
Et malgré tant d'efforts tu subiras sa loi.

Qui saurait mettre un frein à ses œuvres cruelles ?
Qui retiendrait d'aller ses pâleurs à ton front ?
On croirait le tenir que pourtant tes fidèles
Le chercheraient encor de plus en plus au fond :
Car l'abîme du cœur, ma fille, il est profond.

LE PORTRAIT

Dans le fond des forêts votre image me suit.
RACINE.

A quoi me servirait ce portrait de Valmore
Que m'apporte aujourd'hui
La missive endeuillée et larmoyante encore
Qui me parle de lui ?

Sachez le conserver, ce dernier qui vous reste
Du jeune ange des cieux,
Pour ceux qui l'ont aimé d'un amour moins céleste
Que mon cœur et mes yeux.

Je n'en saurais que faire, et sa prompte arrivée
N'est rien à ma douleur :
L'image de l'enfant est puissamment gravée
Dans mes yeux et mon cœur.

LA FIANCÉE TRAHIE

Sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.
RACINE.

Ne blâmez pas la pauvre fille,
Elle a pris la meilleure part ;
Rien n'importe que sa famille
Voie avec dépit son départ.

A vingt ans son âme est trempée
Dans un océan de regrets :
Le monde l'a sitôt trompée !
S'y fierait-elle désormais ?

Mais son charme est irrésistible,
Elle est belle et son cœur est doux :
Pour passer les amants au crible
Qu'elle attende un peu, dites-vous.

Quand l'âme qu'un saint feu consume
A bu cette averse de fiel,
Le remède à tant d'amertume
Ne se retrouve plus qu'au ciel.

Va, noble fille, au cloître sombre
Grossir la phalange de Dieu,
Y dusses-tu pleurer dans l'ombre
Au souvenir de notre adieu.

Déjà libre d'humaine flamme,
Enfermes-y comme au cercueil
Avec le charme de ton âme
Le charme discret de ton œil.

Loin de Ninive et de Sodôme,
Cités que guette un sort cruel,
Dame du céleste royaume,
Reste vierge et près de l'autel.

Tu vas de la sorte rejoindre
La blanche escorte de l'Agneau ;
Ton bonheur n'en sera pas moindre
Pour en être toujours nouveau.

S'il est des aimés de la terre
Qui hantent là ton souvenir,
Sous l'œil de notre commun Père,
Demande-lui de les bénir.

Pense alors au pauvre poète
A qui dès l'enfance tu plus,
S'il chante aujourd'hui ta retraite,
C'est bien lui qui t'aima le plus.

LE VALLON DU LAC-NOIR

There's a calm secluded valley
Where the graceful willows bend.
There, the night queen seems sweetest,
There, the echoes sweet attend.

HOLLAND.

Le Charme s'est choisi le vallon du Lac-Noir.
Ce séjour ne connaît ni château ni manoir ;
Maints ruisseaux de cristal à l'onde murmurante
Inclinent vers son lac leur insensible pente,
Et, quand la fin du jour aux rayons empourprés
Jette un dernier reflet sur ses flots diaprés,
Ils sont harmonieux les refrains, les ramages
Dont résonnent au loin ses radieux bocages !

L'œil y voit des sentiers où bondit le chevreuil,
Mais où le plomb cruel ne porte point le deuil
Des coteaux émaillés, champêtres forteresses
D'où les braves un jour altérés de prouesses
Lanceront la vengeance au cœur de l'ennemi
Des berceaux parfumés où le frais endormi
Invite les amants à se jurer ensemble
De ne briser jamais le nœud qui les rassemble.

. . . .

Là, les gais trémolos que module le soir
Volent en frémissant sur l'aile du zéphire
Et vont loin enchanter la vague du Lac-Noir ;
Là, la vierge ingénue exhale avec délire
Son amour frais et pur autant que son espoir.

O vallon du Lac-Noir, les oiseaux qui t'habitent
Ont des accents plus doux que le cygne amoureux
Dont Tibulle a chanté le trépas langoureux ;
Et les souffles sous qui tes feuillages palpitent,
Ils sont plus embaumés que l'églantier nouveau
Et le lys argenté qui croît au bord de l'eau,
Plus doux que les soupirs et la légère haleine
Qui font pleurer au loin la harpe écolienne
Que parfois on suspend aux branches de l'ormeau,
Plus doux que les soupirs et la légère haleine
De l'enfant qui dort au berceau.

Tes aurores sont plus brillantes
Et tes couchants ont moins de bruit
Que les déesses éclatantes
Dont les prunelles scintillantes
Constellent le sein de la nuit.

Les poétiques rêveries,
Loin de notre tumulte et de nos indiscrets,
Parcourent sans frémir tes arches assombries,
Malgré les feux du jour y respirent le frais,
Y font en nous hêlant leurs demeures chéries
Et nous rendent divin l'abri de tes forêts.

*
* *

Ah ! s'il m'était donné de voir couler ma vie
Sans chercher à chaque heure un bonheur pour autrui,
Je l'abandonnerais même dès aujourd'hui,
Cette lourde existence aux labeurs asservie ;

Et j'irais conjurer le roi de ce vallon
De me laisser mourir si loin de l'aquilon,
Sous ses ombrages verts qu'agite le zéphire
Et dont jouit toujours son adorable empire.

L'HEUREUX DU LAC-NOIR

Homme rare, sur ma parole !
Avec moi vous en conviendrez.
* * *

L'Irlandais plein d'orgueil tressaille de bonheur
A l'aspect enchanté de ses vertes campagnes :
L'Ecossais belliqueux adore ses montagnes
Et le son du pibroc fait palpiter son cœur.

Mais du brave Ecossais les cimes sourcilleuses
Demeurent sans appas comme un front sans espoir,
Et du vain Irlandais les campagnes soyeuses
Ainsi qu'un Sahara deviennent ennuyeuses
Auprès du doux vallon où frémit le Lac-Noir.

C'est là qu'environné des biens que son cœur aime,
Le vert gazon, le calme et l'ombre des forêts,
Vit Benoit, homme heureux dont le plus cher emblême
Est l'auguste pavot qui blanchit ses guérets,
Que, dans un océan d'insouciance extrême,
Le ciel garde à mon cœur l'arbître de ma paix,
Le dieu qui fut toujours la moitié de moi-même.

Ah ! que l'astre du jour de ses vastes splendeurs
Ne transperce jamais les tranquilles ombrages
Où le divin Benoît s'abreuve de douceurs !
Qu'il y laisse dormir le plus sage des sages
Sans connaître nos bruits et nos mille douleurs.

Ce qu'il lui faut, à lui, c'est la voûte étoilée,
C'est la douce lueur que la reine des nuits
Verse en gerbes d'argent sur l'onde constellée,
C'est l'ombre et le silence au fond de ses réduits.

Murmure donc toujours à tes rives charmantes,
Lac-Noir que l'âge d'or eût mis au rang des dieux !
Roulez-y donc toujours vos ondes gazouillantes
Sur vos sables dorés, sous vos gazons soyeux,
Ruisseaux parfois mutins mais toujours gracieux !

Et toi, brise embaumée, et toi, léger zéphire,
Effleurez, mais sans bruit, son arceau velouté,
Et n'allez pas ternir sa douce volupté,
Ah ! ne réveillez pas le sage qui soupire
En buvant à grands flots l'ivresse du Lethé.

Vous ne connaissez pas, orages et tempêtes,
Les rivages fleuris de son divin Lac-Noir ;
Vos souffles trop bruyants ne tordent pas les faîtes
De ses pins sourcilleux où la nuit va s'asseoir,
De ses grands bois obscurs pleins de douces retraites.

Oui, vous allez ailleurs noircir le front des cieux.
Allez ! vous faites bien, tourmente échevelée ;
Car Benoit veut dormir, et vos bruits odieux,
Et votre face maculée,
Iraient jeter l'horreur sous ses pliants arceaux,
Au fond de la fraîche vallée
Où le ciel lui forma des milliers de berceaux.

Et vous, chantres ailés qui peuplez ces domaines,
Ne rompez point le cours de vos longues chansons ;
Faites-les retentir par les monts, par les plaines,
Sur la cime des pins et sur les verts gazons.
Quand va naître le jour, et puis le soir encore,
Chantez, puisque le ciel vous donne comme à nous
Une âme expansive et sonore,
Mais que vos ramages soient doux.

Car le sage Benoît veut oublier la vie
En vouant au sommeil sa carrière ravie,
Et des cantiques pleins de bruits
Feraient languir son âme à la veille asservie...
Ah ! dévouez plutôt le Lac-Noir aux ennuis.

L'AMERTUME D'ANATOLE

Defecit in dolore vita mea. . . .
Ps. 30.

Sous les arceaux brunis et lourds du temple antique
L'ombre avait commencé de descendre sans bruit.
Anatole y penchait son visage phtisique,
Et sa voix murmurait triste comme la nuit :

« Messagère du soir, la brise au doux murmure
Annonce le retour des moments solennels
Où l'âme désolée, ô Vierge sainte et pure,
Epanche sa douleur au pied de tes autels.

« Reçois-moi donc encor, Vierge mon espérance,
Reçois-moi, devant toi mon cœur veut soupirer :
En tous lieux exilé, lassé de la souffrance,
A tes genoux sacrés, je viens encor pleurer.

« Ah ! pourquoi vois-donc la constante poursuite
Des hommes conjurés s'attacher à mes pas ?
Pourquoi ces cœurs remplis d'une haine gratuite
Livrent-ils à mon cœur ces inhumains combats ?

Je naquis ignoré des princes de la terre,
Mon jeune âge a passé sans faste, sans splendeur,
Sans charme, sans plaisirs, au sein de la misère
Et sans avoir connu l'ordinaire verdeur.

« Jamais un vrai souris de la justice humaine
N'a réjoui mon front que des maux sans secours,
Les soucis, les labeurs de vingt printemps à peine
Ont marqué sans pitié du cachet des vieux jours !

« Je frémis sous les coups des êtres à qui même
Dans mon cœur plein de feu j'offre le premier rang !
Et, pleins de noir venin et de rage suprême,
Je vois fondre sur moi ceux de mon propre sang !

« Et jamais dans mon cœur une amitié fidèle
N'a fait luire un seul jour le flambeau du bonheur :
On n'eut jamais pour moi qu'une glace cruelle,
Complaisance enfiellée et sourire berneur.

« Le jour est-il pour moi l'image de la vie ?
Non ! jamais mon regard n'implore ses clartés :
Je dois songer à fuir dès que l'aube convie
Le monde à ses bonheurs... que je n'ai pas goûtés.

« Ah ! ton souvenir saint est ma seule assistance
Dans les transports brûlants de ma longue douleur ;
Et d'un vol enflammé ma prière s'élance
A ton trône de gloire, ô Reine de mon cœur.

LES VIEUX MIROIRS

La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer et qu'on les a toujours vus.

SÉVIGNÉ.

Ne laissez pas tomber aux creux des immondices,
Un miroir qu'à vos murs, avec haîne ou délices,
Vos yeux ont vu longtemps vieillir,
Son âge de cent ans surpassât-il votre âge
Et fût-il un débris qui brise votre image
En cent morceaux près de jaillir.

Quand a sonné pour lui l'heure de la retraite
Ou que le sort cruel soudainement l'émiette
D'un coup d'aile franc et fatal,
Que, dès lors et toujours, votre zèle intrépide
S'allume pour l'infirme et lui serve d'égide
Contre un mépris si déloyal.

Pour tout crime et défaut il n'a que la vieillesse
Ou qu'une infirmité dont votre maladresse
Fut elle-même l'*ab ovo ;*
Incertain qu'à ces maux votre avenir surnage,
Sachez que la droiture honore le vieil âge
Et qu'un vieux reste est toujours beau.

C'est lui qui, par vos yeux, de chacun de vos âges
Aux feuillets de votre âme a gravé les images
Et sans fard écrit les appas :
Aux jours froids et ridés de la vieilesse amère,
Vous savez que jadis vos traits ont su mieux plaire ;
Sans lui vous ne le sauriez pas.

Et peut-être qu'aussi la glace fracassée
A réfléchi des yeux chers à votre pensée,
Qui ravirent jadis vos yeux ;
Par la tombe ou l'absence enlevés dès l'aurore,
Vous semblez quelquefois les y chercher encore
Sous la neige de vos cheveux.

Puis, à ce vieil ami de votre confiance,
Et sans lui mendier l'obole du silence,
Et sans craindre sa trahison,
Vous avez quelque jour dévoilé des mystères
Que vous n'oseriez pas dévoiler à vos mères
Ni même aux herbes du gazon ;

De vos grâces il fut le conseiller, le maître,
Il vous gonfla d'orgueil cent fois le jour, peut-être,
Et pleura parfois avec vous :
Et, loin de les trahir, vos tristesses amères,
Vos coups d'œil satisfaits et vos jaloux mystères,
Lui-même il les oublia tous.

Ah ! quand nulle autre foi ne console la terre,
Quand par l'amitié même au tombeau qui libère
        Tous arrivent déshonorés,
Une telle amitié doit rester éternelle,
Et les restes noircis de qui fut si fidèle
        Sont toujours chers, toujours sacrés.

LE DEPART DES CORNEILLES

Au temps que les Corneilles braient,
Et la froidure s'achemine.

***.

Aussitôt que la froide automne
Au front pâlissant des coteaux
De lambeaux glacés se couronne,
O Corneilles, bruyants oiseaux,
Sur les falaises résonnantes
Vous formez vos troupes flottantes
Et pleines de stridents accords,
Vous déployez larges vos ailes,
Et loin de nos plages cruelles
Vous dirigez vos longs essors.

En quel secret recoin du monde
Allez-vous donc, ô noirs oiseaux,
Enfouir votre peuple immonde
Et chercher des soleils plus beaux ?
Quelle atmosphère favorable,
Quel paysage plus aimable
Vous ravissent à nos climats ?
Est-ce au Couchant ? Est-ce à l'aurore ?
Serait-ce au rivage du Maure ?
Le vulgaire ne le sait pas.

Ah ! c'est pourtant sur nos rivages
Que s'ouvrit pour vous le berceau :
C'est à l'ombre de nos bocages
Qu'il pendit à son vert rameau ;
Ce sont nos bois et nos montagnes
Nos vieux rochers et nos campagnes
Qui charmèrent vos premiers jours,
Où frissonnèrent de vos ailes
Les ombres naissantes et grêles,
Qui virent vos premiers amours.

Ah ! sur nos campagnes chenues
Quiconque a vu passer l'hiver
Comprend qu'aux rives inconnues
Vous demandiez l'exil amer.
Car l'exil funeste et morose
Est une moins cruelle chose
Que notre hiver tant rigoureux ;
Oui, l'exil a moins d'amertume,
Sa funèbre langueur consume
Moins que chez nous l'hiver affreux.

Il n'est pas, jusqu'au bout du monde,
Un séjour cruel et maudit
Où la neige piquante abonde
Comme au front de notre bandit,
Où la bise qui tourbillonne
En levant sa large colonne
De frimas au toucher mortel
Alligne au dos de ses campagnes,
Comme ici, de longues montagnes
Qui menacent parfois le ciel ;

Où, d'une aurore à l'autre, en proie
A la tristesse, au pâle ennui,
Blasé, sans travail et sans joie,
On demande au vice un appui ;
Où la tyrannique indigence
Fait naître et régner la souffrance
Au toit sombre du laboureur ;
Où la famine, la détresse,
Le crime auprès de la paresse,
Sur leurs pas épandent l'horreur ;

Où se gaudit et règne en maître
Le rhumatisme douloureux,
Où chaque heure en tout lieu fait naître
Par cents les fléaux catharreux ;
Où, le front ceint d'hypocrisie,
Circule l'affreuse phtisie
En semant la peur et la mort ;
Où d'une aurore à l'autre aurore
L'on voit mille autres maux éclore
Ainsi que chez nous c'est le sort.

Non, sous ses glaces sans mesures
Ses nuits aux manteaux froids et longs,
Avec ses géantes froidures
Et ses éternels aquilons,
Le pôle n'est pas plus horrible
Plus meurtrier et plus terrible,
Dans ses gigantesques rigueurs
Que nos bords, glaciers délétères
Où l'hiver gonflé de colères
Traîne ses mortelles longueurs.

Ah ! fuyez notre hiver horrible,
O noirs oiseaux, vous faites bien ;
Déployez votre aile flexible,
Hâtez-vous, l'exil n'y fait rien.
Allez lui demander la vie
Avec la campagne fleurie
Et l'épi lourd du laboureur,
L'aube en pleurs et les verts feuillages
Les reflets d'un ciel sans nuages,
Et les zéphyrs et le bonheur.

Oui, fuyez, bruyantes Corneilles,
Hâtez-vous par tous les chemins !
Fuyez, et fermez vos oreilles
Aux discours de naïfs humains
Qui prétendent que leur patrie
A toujours la face fleurie,
Lors même qu'elle est sans étés
Et qu'une flamme colossale
Contre le givre et la rafale
Nous y tient à peine abrités.

Ces patriotes en délire
Qui vantent, chantent nos glaçons,
En vous moquant laissez-les dire,
Et vivez si nous périssons.
Car c'est dans un effort pénible,
Poursuivis par la mort horrible
Qui plane sur nos blancs déserts ;
C'est du moins pâlis par les transes,
Sans force, écrasés de souffrances,
Qu'ils vantent, chantent nos hivers

C'est ainsi qu'au bord du vieux Gange
Un peuple fanatique et sot,
Écrasé sous son char étrange
Acclame le dieu Jagrenaut,
Que le fou qui du Nil immonde
Habite la rive féconde,
Mais dont la mort glace le flanc,
Se plaît à mourir et jubile
En adorant le crocodile
Qui le dévore et boit son sang.

L'AURORE

Sicut aurora consurgens.
La Bible.

Quand l'urne matinale
De vermeil et d'opale
Répand sur la face des flots
Sa vague fraîche et virginale
En reflets châtoyants et beaux,

Quand la riante Aurore
Fait sourire et colore
Le bord des lointains horizons
Et que sans épargne elle dore
Le faîte sémillant des monts,

Les humides feuillages
Des forêts, des bocages,
Revêtent de vives couleurs,
Et, comme les prés, les rivages
En riant ruissellent de pleurs ;

Du sublime empyrée
La tenture azurée
Reprend sa suave splendeur,
Et sa vue, immense, éthérée,
Enivre l'âme de grandeur ;

Sous l'épaisse feuillée
De perles émaillée,
L'oiseau, frisonnant de plaisir,
Etale son aile habillée
De rubis, d'or ou de saphir ;

Sa gorge se déploie
En longs hymnes de joie,
En chants plaintifs, mais frais et beaux,
Qu'en notes limpides renvoie
La troupe des moqueurs échos ;

L'agneau d'un jour palpite,
Bondit, court et s'agite ;
Le taureau frémit, noble et fier,
Le coursier va, se précipite
Et de ses longs crins fouette l'air ;

Et le fauve lui-même
Malgré sa rage extrême
S'éprend d'indicibles émois,
Il tressaille d'un feu suprême
Dans sa retraite au fond des bois ;

La mantille fleurie
Que revêt la prairie,
Le tapis des moîtes gazons,
L'insecte qui change de vie
Et le reptile aux noirs poisons...

Ah ! toute la nature
Sous l'or ou la verdure
Se ravive, forme un seul chœur,
Se répand en un doux murmure
Et frémit d'aise et de bonheur.

Et plus qu'elle encor, l'âme
S'illumine et s'enflamme
D'heureux, d'ineffables transports ;
Elle admire, et parfois se pâme
Devant ces sublimes décors.

C'est que la nuit amère,
Affreuse, délétère,
A fini son règne de mort
Et que son humide repaire
Du jour est devenu le port

Car cette flamme immense,
C'est le jour qui commence
Plein de ris, de vie et de feu,
C'est le règne de l'espérance,
Le regard propice de Dieu.

Ah ! c'est bien, nombreux êtres,
Forestiers ou champêtres,
Ou qui peuplez le champ des airs,
Vous surtout que Dieu fit leurs maîtres,
Hommes, précis de l'univers !

Banissez la tristesse,
Soyez pleins de l'ivresse
Que verse la main du bonheur ;
Aux plus doux élans d'allégresse
Sans borne livrez votre cœur.

Mais ces feux de l'Aurore
Devant qui s'évapore
Le manteau sombre de la nuit
Et devant qui, noir météore,
L'horreur froide et lourde s'enfuit,

Ils sont, bien qu'assombrie,
L'image de Marie
Brillant sur le monde charmé,
Quand elle parut à la vie
Comme un phare immense allumé.

Telle, et plus douce encore,
Sur la nuit incolore
Où gisait l'homme avec la mort
Brilla cette divine aurore
Qui présagea notre heureux sort.

Telle, et cent fois plus belle,
Sa lumière immortelle
Bannit du monde la torpeur
Et sur notre épaule infidèle
Brisa l'affreux joug de la peur.

Du Jour Père de l'être
Qui devait bientôt naître
Sur notre brumeux horizon,
Où Lucifer régnait en maître,
Elle fut le premier rayon.

Sous les voiles funèbres
De nos froides ténèbres
Elle épancha les premiers feux,
Les seuls feux à jamais célèbres,
Et les premiers transports heureux.

Et pareille à l'Aurore
Qui fait briller et dore
La terre et les cieux enchantés,
Puis leur jette bientôt encore
Des flots de plus vives clartés,

Marie à la souffrance,
A la désespérance,
Donna l'éternelle splendeur,
Et l'éternelle délivrance,
Et l'éternelle paix du cœur.

Mais quand le jour éclaire
Et les cieux et la terre
De sa lumière aux jets féconds,
Déjà l'Aurore salutaire
Est dans les abîmes profonds.

La Vierge magnanime
Ne connut pas l'abîme
Du profond et funèbre oubli ;
Mais son éclat vaste et sublime
Est par les âges ennobli.

Car le Dieu tutélaire
Dont elle fut la mère
Chaque jour accroît sa grandeur,
Sa gloire qui ravit la terre
Et son ineffable splendeur :

Toujours sa main puissante,
Féconde et bienfaisante,
Aux bons rend plus douce la paix,
A ceux que la peine tourmente
Dispense plus grands les bienfaits.

SI LOIN !

Vers cette heureuse terre
Que me ramènera !

GENSOUL.

La nuit voile en pleurant les plaines reverdies
Et des saules touffus aux longs rameaux flottants ;
La feuille tremble à peine aux brises attiédies
Que soupire le doux printemps.
Mais je tends vainement mon oreille attentive
Vers ces coteaux si chers où fleurit le benjoin :
Je n'entends pas la voix dont le son me ravive....
Ah ! le pourrais-je ? C'est si loin !

Ces souffles inégaux dont l'aile parfumée,
Dont le vol caressant semble venir des cieux,
Est-ce un reste affaibli de l'haleine embaumée
Qui touche en passant ses cheveux,
Des soupirs exhalés par sa bouche vermeille
Qu'apportent les zéphirs imprégnés de sainfoin,
Pendant que ses regards sont fermés à la veillle ?
On le dirait, mais.... c'est si loin !

Et ce pâle reflet qu'à travers la distance,
Là-bas, je vois rougir l'horizon ennuité,
N'est-ce pas un flambeau qu'à son lit de souffrance
Tient une avare charité,
Son âtre qui s'éteint, une lampe pâlie
Près de qui son œil veille et pleure sans témoin ?
Ah ! le croire, pourtant, je sais, serait folie :
Car sa demeure, c'est si loin !

Je garde, néanmoins, mon regard solitaire
Sur ce cher coin du ciel enfoncé dans la nuit,
Car ce pâle reflet peut-être aussi l'éclaire,
        A ses yeux peut-être qu'il luit ;
J'y veux rester encor jusqu'à l'aube fleurie :
C'est à mes yeux un charme, à mon cœur un besoin,
Car du moins, ce reflet, il vient de sa patrie,
        Et sa patrie, ah ! c'est si loin !

LES MONTAGNES

D'un spectacle si doux
n'éloignez pas mes yeux.
RACINE.

Avez-vous songé quelquefois
Pourquoi Dieu plaça les montagnes
Sans ordre à travers les campagnes
Les rives, les flots et les bois ?
En arrêtant votre pensée
A ce point facile à mûrir
Votre cœur a dû s'attendrir
Et votre âme s'est rehaussée.

Si pourtant vous demeurez froids
En face de ces hautes masses
Qu'on voit d'espaces en espaces
Parsemer les champs et les bois,
Au moins vos pieds les ont gravies
Au souffle embaumé de l'été ;
Vous avez du moins arrêté,
Du haut de ces cimes ravies
Que vous veniez d'escalader,
Un regard plein d'indifférence
Sur la plaine à vos yeux immense
Sans penser à la regarder.
Mais, environné de silence,
De solitude, de déserts

Et comme flottant dans les airs,
Vous avez aperçu l'immense ;
Vous avez vu poindre à vos pieds
Des forêts, des prés et des mornes,
Puis, dans un horizon sans bornes,
Des bourgs de verdure noyés,
Des champs que la moisson colore,
La mer, ou l'orage en couroux,
L'éclair même au-dessous de vous,
Et bien d'autres choses encore ;
Et vos regards ont malgré vous
Scruté la lointaine distance,
Arrachés à l'insouciance
Par cet aspect sublime et doux.

Alors, dans les plis de votre âme
Un transport, un charme inconnu,
Est insensiblement venu
Comme un subtil rayon de flamme.
C'est qu'elle voyait de plus haut
Les merveilles que sur la terre
De l'Aurore au Couchant opère
La main puissante du Très-Haut,
Et que d'ici-bas arrachée,
Plus loin du monde et de son fiel,
Votre âme se sentait du ciel
Dans ce moment plus rapprochée ;
C'est qu'éloigné d'objets amers
Comme tiré de l'abîme,
Votre œil contemplait de la cime

Des lieux lointains qui vous sont chers ;
C'est que vous croyiez dans la brume
Entrevoir au fond d'un hameau
Un vieux toit, peut-être un tombeau
Dont le seul penser vous rallume,
Ou sentir dans l'air embaumé
Que vers vous exhalait la plaine
La chaude et caressante haleine
Ou les soupirs d'un être aimé.

INDIGNATION

Comment, disaient-ils,
Oublier querelles,
Misère et périls ?
Dormez, disaient-elles.
V. Hugo.

Passez pleins d'orgueil et de paix
Vos jours si bien remplis d'ignoble frénésie,
En lui jetant au cœur des monceaux de regrets
Et vous enveloppant de vaste hypocrisie.

Sur le houblon et le pavot
Vous voulez que la nuit il repose sa tête,
Pour rappeler à lui la somme qu'il lui faut
Et conjurer la mort qui promptement s'apprête.

Ah ! donnez, donnez-lui plutôt
Un peu de ce répit si cher à la souffrance,
Un jour qui soit sans ombre et sans cruel assaut,
Dans vos coups sans vergogne un peu moins d'assurance.

Vous surtout, immondes ingrats
Qui noyez sans rougir d'infernale amertume
Un mortel qui si grands vous a tendu les bras,
Et dont sans se lasser le cœur pour vous s'allume.

Vous, sales ingrats qui vivez
De sa fatigue atroce et de son jeûne austère,
Dont les pères sans pain furent par lui sauvés
Du froid qui fait bleuir, de la faim qui lacère.

Sourds à la voix du souvenir,
Vous mordez aujourd'hui la main qui vous protège :
Ah ! bientôt va sonner l'heure du repentir
En vous noyant de pleurs votre noir sacrilège.

Alors, dans la tombe couché
Et glacé par la mort, horrible mais sereine,
Vos larmes l'atteindront : il en sera touché,
Mais sans qu'à vous, pourtant, rien jamais n'en revienne.

LE CERCLE FRATERNEL

A MM. M. ET B.

Hélas ! partout où tu repasses
C'est le deuil, le vide et la mort.
LAMARTINE.

Immortels compagnons, amis dont la mémoire
Fut toujours fortement liée à mon histoire,
Le savez-vous ? Omer vient de mourir aussi,
Le cercle fraternel s'est encor rétréci !

Demain vous ne serez que tous deux à le faire,
Si parmi vous la mort persiste à se complaire.
Mais que dis-je demain ? Ah ! c'est bien aujourd'hui
Que sur votre horizon cet astre en pleurs a lui.
Que vous sont-ils, ces trois qui vous vivent encore,
Loin de vous dispersés du Couchant à l'Aurore ?

Atteint par un malheur dont le joug est de fer,
Un voit couler ses jours dans un exil amer,
Et jamais jusqu'à vous il ne vient de sa plume
Un mot où du passé le flambeau se rallume
Ou qui vous dise un peu que l'ami se souvient,
Que du moins votre image en songe lui revient.
Loin que vous puissiez sourdre à sa présence aimée,
Qu'il vous écrive au moins, jamais la Renommée
A son pays natal ne rappelle son nom.
L'humble frère, après tout, vit-il encore ou non ?

Sur un rivage humide où la froidure abonde
Entraîné par le zèle au bout de votre monde,
Un autre s'est pour vous à jamais enfoui
Dans un oubli cruel encor plus qu'inoui.

Ses membres sont perclus par un mal incurable,
Et l'état de son âme est indéfinissable :
Il voit fuir le présent et narre le passé,
Il parle avec les siens comme un homme sensé
Et jusque dans l'obscur son sens discerne juste ;
Mais il n'a pas gardé le souvenir auguste
Du sein qui l'a nourri, de ceux qui l'ont aimé,
De ces maîtres si chers dont le cœur l'a primé !

Si jamais jusqu'à lui la fortune vous même,
Il niera vous connaître, en vous tuant de gêne ;
Nommez-vous ses amis, l'homme affreux vous dira
Que jamais de ses jours il n'a vu ces gens-là !

Le troisième, qui fut le vrai tiers de votre âme,
—Et le serait encor si la superbe infâme
Ne l'avait imprégné d'un funeste poison—
N'est plus qu'un souvenir qui bat votre horizon.

Quand vous musiez tous trois assis au même siège,
Ou que vous rebattiez vos traces sur la neige
Ou vos sentiers durcis sous les ombrages verts,
En narguant l'avenir avec ses jours amers,
Sans mystère à vos yeux il s'ouvrait de lui-même
Et ne voilait, croyiez-vous, aucun sombre problême.

Toutefois vous sentiez quelque part en son cœur
Brûler secrètement l'amour de la grandeur.
De fait, en vous quittant, il sut avec adresse
Prendre pour marchepied une grasse largesse,
Et vous savez comment cette aide l'a grandi
Et comme depuis lors son cœur s'est refroidi.

Une lettre de vous lui cuirait comme un chancre,
Vous serait trouble vain et gaspillage d'encre :
Le grand homme à coup sûr ne vous répondrait pas,
Même en affaire urgente il n'en ferait point cas.
Et vous n'êtes point là tous deux dans l'ignorance :
L'un de vous en a fait la rude expérience.
Il rougit sous le dais et les sacrés bijoux
D'avoir eu pour amis des rustres comme vous.
Vous lire ! quand il meurt du mal de vous connaître ?
Ah ! si vous l'alliez voir il en fondrait peut-être.

Ainsi, vous le voyez, le cercle fraternel
N'a bien plus que vous deux pour servir son autel,
A s'aimer, à s'aider, à s'appuyer l'un l'autre
Dans l'amour si constant et si vieux qu'est le vôtre.
Ah ! ne cessez jamais de vous tendre la main
Et, quoi qu'il vous arrive, allez votre chemin
Le sourire au visage et la force dans l'âme.

Si parfois malgré tout la tristesse vous pâme,
Revenez en esprit jusqu'aux jours fortunés
Où vous étiez si pleins de ris enlutinés,
Sous vos arbres géants et vos ciels de feuillages,
Dans vos gais jardinets et vos routes sauvages.
Que vos absents, vos morts, s'y trouvent avec vous,
Car le charme puissant n'en serait que plus doux. 2

L'ERABLE

Tacitum vivit sub pectore vulnus.
VIRGILE.

Jeune, à tous nos yeux fort et plein de chaude sève,
Quand s'est levé le jour cet érable était beau :
Comme un flot qu'il balance au sable de la grève,
Le zéphire en charmait jusqu'au moindre rameau.

Naguère il était beau même au choc des orages,
Même au souffle emporté qu'exhale l'ouragan ;
Il mêlait son murmure à leurs clameurs sauvages
Et semblait se jouer dans leur féroce élan.

Et ce soir, cependant, l'érable en apparence
Si rempli de santé, si prospère, si beau,
Sans signe avant-coureur de moindre décadence,
Il est là de son long couché sur le préau !

Et le choc orageux qui nous l'a de la sorte
Tout à coup renversé ne semblait pas fatal,
Et sa tige élégante apparemment si forte
A cent fois triomphé d'un assaut plus brutal !

Ah ! c'est qu'on l'a cru fort d'une santé puissante
Quand déjà le bel arbre avait la mort au cœur,
Mort dont l'œuvre sans frein et sans cesse latente
Prenait de jour en jour une plus large ampleur.

Voyez cette piqûre à travers son écorce
Faite à son tendre aubier par quelque dard menu ;
A peine perceptible, on ne sait quelle force
A produit ce point noir tout à l'heure inconnu.

La pluie a pénétré par l'étroite blessure
A pas cachés et lents jusqu'au centre du bois
Où jamais n'a passé sur l'âcre moisissure
Un rayon de soleil qui la séchât parfois.

Circonscrit par l'aubier peut-être vingt années,
Le mal insidieux dans l'ombre s'est accru,
Et, poussant librement ses occultes menées,
Dans l'épaisseur du bois il a partout couru.

Pour donner au bel arbre une sève abondante
Et de riches rameaux son aubier a suffi.
Mais il ne pouvait plus sous sa fronde brillante
D'un orage commun soutenir le défi.

Il est tombé... Qui sait combien de mortels tombent
De la sorte piqués par un dard inconnu ?
Ils souffrent en secret, puis enfin ils succombent
Sans que de leur souffrance on n'ait jamais rien su

———

LE CHICOT

Je pense à ceux qui ne sont plus.
LAMARTINE.

C'est un cèdre rompu,
Sans écorce, et noirci par le temps et la flamme ;
Et nos pères l'ont vu,
Le vieux tronc chauve et nu,
Au milieu du vallon de loin attrister l'âme.

Ce vieillard affaisé,
Que de fois il a vu naître et mourir les âges :
Dix siècles ont passé
Sur son front convulsé,
Enlaidi, déformé, sans sève et sans feuilllage !

Pourtant il naquit beau
Sur son délicieux et fertile rivage,
En inclinant sur l'eau
Du limpide ruisseau
Le trésors gracieux de son naissant ombrage.

Environné de rois,
D'amis, de protecteurs à la vaste puissance,
Il a vu, sans abois
Et sans cruels effrois,
Un océan de force abreuver son enfance.

Si d'arides désirs
Ont parfois torturé sa vivace racine,
L'haleine des zéphirs
A charmé ses soupirs
Et défendu son corps d'une lente ruine.

Il a crû, l'arbrisseau,
En méprisant les vents, en défiant l'orage,
Et, de simple rameau,
De frêle baliveau,
Il s'est fait le support du plus géant feuillage.

Et ses nombreux étés,
Qu'ils ont à son calice épanché sans alarmes
De riantes beautés,
D'ineffables gaîtés,
De jours que les zéphirs ont saturés de charmes !

Et ses nombreux hivers,
Qu'ils ont ombré de fois sa robuste jeunesse !
Que de chagrins amers
Et de larges revers
N'ont-ils pas épandus sur sa verte vieillesse !

Car, devenu géant,
Neuf longs siècles et plus le livrèrent en butte
A la rage du vent
A l'orage béant
Prêt à vomir la foudre et consommer sa chûte.

Plus de cent fois, croit-on,
La foudre meurtrière a dû frapper son faîte,
Et sous l'âcre aquilon
Au fond du vert vallon
Mille fois il a dû geindre et courber la tête.

Mais du funeste autan,
Et de l'orage en flamme, et de l'affreux cyclone,
Et du noir ouragan
Il a bravé l'élan
Sans voir pâlir l'éclat de sa noble couronne.

Même il l'aimait, le fort,
Ce souffle plein de feu qui gonfle la tourmente.
Car l'ouragan qui tord
En comblant tout de mort
Remplissait de beauté sa ramure flottante.

Un jour pourtant, ce fort,
Il a vu l'arbre cher dont la source féconde
Le sema sur ce bord
Pour y braver la mort
Descendre de vieillesse au fil de sa chère onde.

Ensuite sont partis
Ceux dont il a goûté le salutaire ombrage,
Et puis, grands et petits,
Ceux qui furent ses fils
Et tous ceux qui faisaient son paisible entourage.

Ils ont fui tour à tour
Sous la hache, le temps ou le ciel en colère ;
De son heureux séjour
Ils ont fui sans retour,
Et l'arbre est devenu ce débris solitaire.

LES FEUILLES MORTES

Toutes les routes sont couvertes de feuilles mortes.

STAEL.

Le front plein de pâleur et couronné d'ennui,
Octobre va bientôt laisser choir devant lui
Le sceptre de l'année :
Le rameau presque nu se relève sans fruit
Et la feuille en pleurant se détache, erre et fuit
Au vent abandonnée.

Que j'en ai vu tomber, lentes comme un soupir ;
Que j'en ai vu pleuvoir dans la tourmente et fuir,
De pauvres feuilles mortes !
Que j'en ai vu coucher, des soleils endeuillés,
Des jours pâles qu'Octobre avait appareillés
De ces tristes escortes !

Que j'en ai vu déjà, des arbres effeuillés,
Des rameaux amaigris, chauves et dépouillés
De leur douce harmonie,
Depuis le chêne fort qui grandit sur les monts
Jusqu'aux faibles humains que de froids aquilons
Glacent toute la vie !

Car nous sommes aussi des arbres que le ciel
A plantés pêle-mêle en ce monde cruel
Et que sa main féconde ;
Et nos feuilles, à nous, sont ceux que nous aimons
Epoux, frères, amis, anges en cheveux blonds
Dont l'amour surabonde.

Le souffle de la mort s'élève en mugissant,
Sans merci les arrache au rameau gémissant,
Les pousse vers la tombe ;
Et l'arbre, désormais effeuillé sans retour,
Est triste et décharné jusqu'à ce qu'à son tour
Il se dessèche et tombe.

Et ceux que le destin a poussés loin de nous
Avant que dans la mort leur être soit dissous !
(En sais-je l'affreux nombre ?)...
Eux-mêmes ont laissé l'arbre triste et noirci ;
Car, quoique pleins de vie, ils sont, pour nous, aussi
Entrés dans la mort sombre.

SON NOM

Mel ori meo.
S. BERNARD.

O Marie, on m'a dit au sortir du berceau
Que ton pouvoir géant de l'enfance au tombeau
Aux humains fut toujours propice,
Et que ton nom lui-même, ici-bas comme au ciel,
Fait, en passant, couler sur les lèvres un miel
Qui remplit l'âme de délice.

Et, comme tout mortel, d'ineffables désirs,
D'une soif effrénée et sans fin des plaisirs
En naissant devenu l'esclave,
Pour enivrer mon cœur de plus divins émois,
Je commençai dès lors d'accoutumer ma voix
A prononcer ton nom suave.

Et les sons imparfaits que ma langue arpégea
Dans ces débuts naïfs me remplirent déjà
D'une aimable et touchante ivresse ;
Et longtemps en mon cœur mes novices efforts
Prolongèrent ainsi les célestes transports
Ou la vague et chère tristesse.

Ainsi mes jours d'enfance, ainsi mes jeunes ans
Ont passé tour à tour sans découragements
Au souffle amer de l'indigence,
Et mon âge a mûri glacé comme l'hiver,
Ballotté par les chocs du même souffle amer,
Mais sans céder à leur puissance.

Puis un jour--ô jour grand parmi mes plus grands jours!—
Pour charmer mes ennuis en chantant mes amours
Dieu m'offrit de toucher la lyre.
Je lui fis rendre un hymne où se mêla ton nom,
Et sous le charme pur du mélodieux son
Je sentis mon âme en délire.

Dès lors je te choisis pour reine de mes chants :
En dépit des jaloux, en dépit des méchants,
Je me consacrai ton poète.
Et, ne voulant que toi pour muse et pour amours,
Je vouai sans délai la somme de mes jours
Comme toi-même à la retraite.

Je n'y rencontre pas ces plaisirs des mondains
A qui sont réservés les tristes lendemains,
Dont la jouissance consume ;
Mais mes chastes plaisirs, avec l'aspect moins doux,
M'enivrent cependant sans honte, sans dégoûts,
Et sans attente d'amertume.

Et les hymnes d'amour au vol large et pieux,
Et les soupirs ailés, et les chants gracieux,
De ma lyre naissent sans nombre ;
Et, tels qu'au fond des cieux le jour brise la nuit,
Ces cantiques divers dans mon âme ont pour fruit
De briser l'empire de l'ombre.

Ah ! vainement deux fois l'incendie effréné
A dans ses tourbillons au vol désordonné
Englouti mes strophes aimées,
Je veux chanter encor, tel que chante l'oiseau
Dont le vautour a mis les petits au tombeau
Du sein de leurs douces ramées.

Et si toujours le ciel au vent de la douleur
M'abandonne et secoue ainsi que le cribleur
Qui vanne sa récolte impure,
Je chanterai du moins en parant de ton nom
Ma plaintive élégie ou ma vive chanson
Pour trouver douce la torture.

LA FONTAINE

Près d'un coteau
Lez une fontanelle
Dont claire est l'eau
Et blanche la gravelle.
***.

Je sais une claire fontaine
Qui va, sur un sable argenté,
Serpenter au loin dans la plaine.
Les ennuis n'ont jamais hanté
Sa petite urne toujours pleine
Ni son rivage velouté.

Son onde pure et cristalline
Surgit en un mince filet
Sous l'herbe tendre qui s'incline ;
La fléole et le serpolet
Lui font, au pied de la colline
Un gazon épais et mollet.

Une brillante cascatelle
A l'un de ses coudes bondit
Comme jaillit une étincelle ;
Au bas l'onde s'approfondit
Comme un vase dont la margelle
Sous la verdure s'arrondit.

Elle frémit et se tourmente
En son adorable prison,
Puis s'en échappe bouillonnante,
Fait encore un léger frisson
Et reprend sa course indolente
A travers l'humide gazon.

Sa course enfantine soupire
Un son limpide et gracieux
Comme un naïf accord de lyre,
Un bruit suave, harmonieux
Comme un vol léger de zéphire
Au déclin d'un jour radieux.

Auprès de sa claire cascade
Cent fois heureux qui peut s'asseoir,
Quand brille l'aurore en parade,
Qui peut entendre chaque soir
Gazouiller sa douce boutade
Sous le gazon tendu de noir !

Ah ! si, m'arrachant de la sphère
Où je suis content d'être né,
Dieu me faisait roi de la terre,
Et que, par ma main gouverné,
Tout ce que le soleil éclaire
M'obéît le front prosterné,

Je fuirais les plus beaux rivages
Les théâtres les plus vantés
Et leurs splendides étalages :
Peu m'importeraient les cités,
Les forteresses des vieux âges
Et toutes leurs célébrités ;

J'irais en première mesure
Transporter mon trône et ma cour
A côté de son onde pure,
Et, comme autrefois, nuit et jour
Prêtant l'oreille à son murmure,
J'y saurais borner mon amour.

Pour désaltérer mon altesse
Je boirais son flot glacial
En narguant la triste vieillesse ;
Et parfois dans son pur cristal
Comme aux beaux jours de ma jeunesse
Je baignerais mon pied royal.

Pour ce fleuron de ma couronne
Je pourrais oublier surtout
Paris, Berlin, Londre et Lisbonne,
Et puis de l'un à l'autre bout
L'Europe au front putride et jaune...
Que dis-je ? Je donnerais tout.

Pourtant, en ce doux coin de terre
Où chacun des miens me suivrait
Je vivrais encor solitaire ;
Je n'y serais pas sans regret,
Et ma joie y serait amère :
Ma pauvre mère y manquerait.

CLARA

Gallice « La maritorne. »
DE CANGE.

Si vous l'envisagez, l'enfant douce et naïve,
Sa paupière s'abaissera.
Car, avec son port gourd et sa mine fautive,
Elle ment à son nom, la timide Clara.

Son nom est gracieux, son nom est une perle
Au front souriant de l'amour,
Un rubis scintillant sur le flot qui déferle
Et fait trembler sa crête aux feux ardents du jour ;

Son nom frais et gentil, la bouche aime à le dire,
L'oreille à le savourer,
Mais elle, elle est sans grâce, en elle rien n'attire,
Et l'œil avec le sien craint de se rencontrer.

Sa prunelle est de poix, vaste, étrange et sans vie,
Comme émergeant d'un linceul blanc ;
Sa chevelure inculte, et qu'on dirait noircie
Par le doigt de la nuit, descend raide à son flanc.

Sa lèvre est sans carmin, son visage est d'ébène,
Et ses traits blessent le regard
Autant que son port gauche, écrasé par la gêne,
Rend son verbe niais, faux, lent et nasillard.

Mais ne la raillez pas, vous, filles de son âge,
Ni vous, turbulents garçonnets,
Ni vous, adolescents au folâtre langage
Qui comblez de l'amour les sémillants carnets.

Non, ne la raillez pas, Car son âme naïve
Est aussi belle que son nom,
Et son silence triste et sa mine craintive
Emeuvent mieux le cœur que vos airs d'oisillon.

Ah ! plaignez-la plutôt. Car l'enfant repoussante
A qui déjà pèse le jour
Ne sentira jamais sa poitrine brûlante
Par un fruit de son sein pressée avec amour.

L'hymen ne doit chercher la pauvre humiliée
En aucun temps, en aucun lieu :
Jamais cœur ne battra pour la disgraciée,
N'eût-il d'autres amours et fut-il tout de feu.

Nul ne l'appellera du nom sacré de mère
A l'heure des vastes ennuis ;
Elle sera laissée à la tristesse amère
Quand au sein de l'amour vous passerez vos nuits.

Humains, plaignez-la tous, allez au-devant d'elle
Pleins de prévenance et de paix ;
Car elle doit aimer, mais sa flamme cruelle
Doit rester sans écho, même insue à jamais.

UNE RUGUE A LA BOULE

De petit plaid
Petit gain.
* * *

C'est en vain que dans l'univers
Vous croyez être quelque chose
Si la taille avec de grands airs
Longue sur vos pieds ne se pose.
Plus haut votre échine s'étend,
Plus vous devenez éclatant
        Avec une sornette :
Vous seriez même un dieu séant
        Avec une sornette
        Si vous étiez géant—
C'est ainsi que la boule est faite.

Il vous faut encor, cependant,
De la beauté, de la richesse,
Si vous voulez être très grand
Et presque crevé de finesse.
Car la richesse et la beauté
Font merveille sans la bonté
        Pour vous dresser la crête,
Et puis il est bien arrêté
        Qu'avoir haute la crête,
        C'est la divinité—
C'est ainsi que la boule est faite.

Mais laid, sans or, humble et petit,
Pouvez-vous avoir du génie ?
Si vous osez quitter le nid,
Il importe fort qu'on vous lie,
Car Dieu vous a créé niais,
L'esprit lourdaud, le sens épais,
    Sinon même sans tête ;
Et d'ailleurs pleins de noirs méfaits
    Si vous avez la tête,
    Il vous faut cent gibets—
C'est ainsi que la boule est faite.

LE RETOUR DES CORNEILLES

Les Corneilles augurent bien
Par temps.
MONTAIGNE

C'est donc vous, Corneilles bruyantes,
Joyeux oiseaux,
Noires et fétides amantes
De nos coteaux !
Oui, c'est bien votre aile légère
Que regardent noircir nos yeux
Au fond des cieux
Où vous paraissez vous complaire
A fouetter des jeunes zéphyrs
Les doux soupirs.

Ah ! votre retour, ô Corneilles,
Essaims crieurs,
Charme nos yeux et nos oreilles,
Ravit nos cœurs ;
Chers oiseaux que la joie enflamme
En revoyant enfin nos bords
Aux blancs décors,
Votre aspect enivre notre âme
Des transports les plus généreux,
Les plus heureux.

Si notre folle accoutumance
A si longtemps
Taxé vos ébats de nuisance
Parmi nos champs ;
Si nos hameaux vous ont proscrites.
S'ils vous ont prodigué les ris
Et le mépris,
S'ils ont relégué vos mérites
Dans l'abîme au profond repli
De l'oubli :

Si, pleins d'une haine mortelle,
Il fut des jours
Où nos coups cherchèrent votre aile
Aux noirs contours.
Et s'il fut tant de fois des heures
Que, redoutant même les champs
D'hommes méchants.
Vous ayez dû fuir nos demeures
Où, pour surprendre votre sort
Veille la mort ;

C'est qu'une aveugle inquiétude
Remplit nos cœurs
De gigantesque ingratitude
Et de noirceurs.
Et les jours ont passé sans nombre
Depuis que nos cœurs et nos mains,
Méchants et vains,
Sur vos pas ourdissent dans l'ombre
Leurs complots meurtriers, cruels
Et criminels.

Et d'innombrables ans, peut-être,
Viendront encor
Puiser au sein du néant l'être
Et prendre essor,
Avant qu'à l'horizon se lève
La tardive aurore du jour
Où notre amour
Doit briser dans nos mains le glaive
Qu'à l'envi dirigent vers vous
Nos sots courroux !

Pourtant, de ces tribus ailées
Dont l'univers
A peuplé ses monts, ses vallées
Et ses déserts ;
Parmi celles dont nos parages
Admirent le vol élégant,
Rapide ou lent,
Parmi celles dont nos rivages
Adorent les reflets divers
Et les concerts ;

Nulle autant que vous n'est fidèle
A nous charmer,
Et d'une ardeur toujours nouvellle
A nous aimer,
Ne fait sourire sur nos plages
Autant les grâces de l'été
Et la gaîté,
A nos plaines, à nos bocages
Ne redit sa plainte ou ses chants
Aussi longtemps.

A peine du frileux automne
Le spectre affreux
St lève dans l'ombre et frissonne
Au front des cieux,
Que ces chantres aux beaux plumages,
Au vol souple, large élancé
Ou cadencé,
Ont déjà quitté nos rivages
Pour des rivages moins ombreux
Et plus heureux.

Vous, noirs rebuts de la nature,
Humbles oiseaux,
Vous attendez que la froidure
De ses cristaux
Remplace les feuilles jaunies
Que va semer par le vallon
L'âpre aquilon
Pour chanter vos rauques nénies
Et laisser nos bords attristés
Et dévastés.

Mais alors, Corneilles fidèles
A vos retours,
Fuyez ! fuyez à tire-d'ailes
Nos froids séjours.
Car de jours plus affreux encore
Ces jours sont le prélude amer :
C'est notre hiver,
Notre hiver dont l'ombre dévore,
Qui s'avance avec ses fureurs
Et ses horreurs.

Déjà ses funestes haleines
        Avec fracas
Couvrent le sein mat de nos plaines
        D'épais frimas ;
Bientôt en géantes montagnes
Le blanc météore ondulé
        Amoncelé
Vous jeterait sur nos campagnes
Un voile plus horrible à l'œil
        Que le cercueil.

Vous verriez la nuit, l'ennui sombre,
        La pâle faim,
De mille maux glissant dans l'ombre
        L'horrible essaim ;
Vous les verriez régner en maîtres
Sur nos labeurs, sur nos loisirs
        Gros de soupirs,
Et partout frapper sur les êtres
A qui Dieu jeta notre sort
        Un sceau de mort.

Que feriez-vous, pauvres Corneilles,
        Sur nos guérets,
Dans nos hameaux aux longues veilles
        Et nos forêts ?
Qu'y feriez-vous, quand le génie
S'y meurt lui-même étiolé,
        Anihilé,
Quand, tel que la feuille jaunie,
Sous le givre il tombe affaissé,
        Pâle et glacé ?

Ah ! quand s'en vont les jours terribles
Et revenez,
Assez d'objets tristes, horribles,
Désordonnés,
Gisent encor sur nos rivages,
Sur nos montagnes, nos grands flots
Et nos coteaux,
Pour tenir loin de nos bocages
Nos beaux oiseaux à gorge d'or
Longtemps encor.

Vous revenez, pourtant, sans craindre
Nos froides nuits,
Et vous partagez sans vous plaindre
Nos longs ennuis ;
Et, sans ressources, sans retraites,
Vous nous égayez par vos chants
Ces jours méchants !...
Oui, vous, ô Corneilles, vous êtes
Nos compagnes, et sans rivaux
Nos vrais oiseaux.

Ah ! soyez donc les bienvenues,
Et qu'à nos yeux
Votre aile noircisse les nues
Au fond des cieux !
Qu'elle environne nos demeures
De ses trépidements narquois
Comme autrefois ;
Nous l'avons de si longues heures
Pleins d'amertume regretté
Et souhaité !

Mais errons-nous, noires amies,
        Des jours d'airain,
Des rigueurs que vous avez fuies
        Est-ce la fin ?
Oui ! vous en êtes les présages,
Car vos retours tant espérés,
        Tant désirés,
Vos retours si chers à nos plages,
Au milieu même des frimas
        Ne mentent pas.

A « UN FILS DE L'ACADIE »

A l'occasion de son ode sur la capitulation de Louisbourg.

Longtemps, laissant les vents bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom !
Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
V. Hugo.

Le printemps a vingt fois déployé sa parure
De rayons d'or et de verdure
Depuis que, pour pleurer Lamartine au tombeau,
Ta lyre modula le suave murmure
Que j'entendis frémir dans un lointain écho.

Mon vers humble et timide alors osa te dire :
« Le ciel t'a fait dieu de la lyre ;
Poète, charme encor ton rivage acadien ;
Avec le vent du soir que ta corde soupire,
Enchante jusqu'ici le flot aérien. »

Et neuf ans, cependant, comme un linceul immense,
Un austère et morne silence
A déroulé sur toi son plus vaste repli !
Comme un enfant de honte occis en sa naissance,
Tu reléguas ta muse au plus profond oubli !

Mais voici que soudain elle se lève fière ;
En larges éclats de colère
Sa voix déborde au loin comme un bruit d'ouragan ;
Le suave murmure est devenu tonnerre,
Et l'humble philomelle aigle au sublime élan.

Ne prévarique plus. Poète, chante encore ;
Que ton rythme, doux ou sonore,
Epouvante ou ravisse encor l'écho lointain.
Chante, ami d'autrefois qu'un feu sacré dévore :
J'écoute tes concerts plein d'un transport divin.

En de mâles accents, en des flots d'harmonie,
Chante la gloire, le génie ;
Flagelle sans pitié le traître, l'oppresseur,
Burine en traits de feu sur leur face honnie
La marque de Caïn, l'éternel déshonneur.

LA VIEILLE PIPE

Ne vous souvient-il plus, Seigneur,
quel fut Hector ?

RACINE.

O Pipe qui m'as si longtemps
Rempli d'innocentes délices,
Qui ne m'eus jamais d'artifices
Dans le beau ni le mauvais temps !
Vinsses-tu de la douce Espagne
Ou de la féroce Allemagne,
Ou même de l'affreux Pékin,
Sois longtemps encor ma compagne :
Que le formidable destin
Se montre docile ou rebelle,
Je n'aurai jamais un dédain
Pour ma fidèle.

Pourtant, sous l'âcre dent du feu
Ta lèvre s'est bien amincie,
Et la flamme t'a bien noircie
En te multipliant son jeu ;
Et près de ces vastes injures
Je vois mille autres marques sûres
De l'implacable sans-façon
Dont les ans poussent leurs allures :
Ils ont fait un sale tronçon
De ton anche autrefois si douce,
Et tu ne m'es plus qu'un tesson
Couvert de mousse.

Ah ! je connus jadis un temps
Où, belle sans être coquette,
Tu pus prétendre à la conquête
Des plus honnêtes prétendants.
Je t'ai vue en ces jours de gloire,
Et j'en sais garder la mémoire,
Car tu sus plaire à mes regards
Et me faire aimer ta victoire :
J'ouvris ma bourse sans égards
A ma pauvreté lamentable,
Et pour toi je laissai mes liards
Au vieux comptable.

Si je t'épargnai l'échéance
Aux mains d'un sordide insensé,
Combien tu m'as récompensé
D'inénarrable jouissance !
Que tu m'as allégé de chaînes,
Que tu m'as adouci de peines,
Endormi de larges douleurs
Et retenu de plaintes vaines !
Même, combien dans les malheurs,
A l'heure des grandes alarmes,
Tu m'as changé d'horribles pleurs
En douces larmes !

Quand dans mon ciel plein de brouillards
S'entassait l'orage livide,
Quand mon cœur, sanglant ou timide,
Se sentait choir de mille parts,
C'est à toi, ma vieille relique,
Que j'accourais faire supplique,

Demander un consolateur
Dans l'âme d'un nouveau cantique.
Et si pour lors maints séducteurs
Du joyeux m'étala le type,
Toujours je le trouvai menteur :
Jamais ma Pipe.

Qui n'a pas son mauvais côté,
Parmi les humains et les pipes,
Parmi ceux que l'on croit des types
D'amour ou de fidélité ?
Aux jours sombres de l'infortune
La défection est commune,
Avec l'âge change l'humeur,
Et le long service importune :
Toi, du plus assidu fumeur
Tu fus d'abord le bien suprême,
Et toujours sans faute à mon cœur
Tu fus la même.

Cependant, un tabac grossier,
D'une saveur âcre et brûlante,
A souvent de sa flamme ardente
Fait gémir ton pauvre foyer ;
Car, si je goûte un peut d'aisance,
Je connus aussi l'indigence,
A mon côté froide et debout
J'ai vu noircir son ombre immense :
Mais tu sus braver jusqu'au bout
La fortune ainsi mutinée,
Et partager toi-même en tout
Ma destinée.

Toujours les nuages épais
De ta bleue et sainte fumée
M'ouvrirent une aile embauméee,
Chargés de tes vastes bienfaits :
Jamais la noire solitude
Ni l'amère sollicitude
Avec toi ne m'ont fait un pleur,
N'ont ébranlé ma fortitude...
Ah ! des vents glacés du malheur
Tu fis une brise légère
Dont le passage sur mon cœur
Fut salutaire.

Mais tu ne me rappelles pas
Que des jours douloureux et sombres
Dont tu m'as dissipé les ombres
Avec tes parfums délicats.
Non, tu me rappeles encore
Des jours purs, beaux comme l'aurore,
Enivrant pour mon souvenir
Et dont l'amour saint me dévore :
Tu m'en partageas le plaisir
Dans l'âge mûr et la jeunesse,
Retrace-les dans l'avenir
A ma vieillesse.

Ah ! quand dans un monde si noir
On te possède pour amie,
Toi dont la foi plus qu'affermie
Est si riche de bon vouloir,
Un peu de jours ne peut suffire
Pour t'aimer et pour te sourire,

Et quand le trépas nous endort
L'adieu cruel ne peut se dire.
Aussi, quoique fasse le sort,
Je veux qu'avec moi, ma colombe,
Tu sois jusqu'au lit de la mort,
Et dans la tombe.

LES SEPARATIONS

Nous séparer ! Qui ? Moi ?
Titus de Bérénice.
RACINE.

La vie a des heures de larmes,
De barbares déchirements
Qui mêlent d'affreuses alarmes
Ses rares doux enchantements,
Des heures noires
Près de qui les autres déboires
Semblent d'heureux enchantements.

C'est quand il faut à ce qu'on aime,
Même à ce qui fut odieux,
Que dans un brisement suprême
On dise d'éternels adieux ;
C'est quand on quitte
Avec son palais ou son gîte,
Des objets qu'ont tant vus nos yeux :

Un toit sombre, noirci par l'âge
Et ployant sous la vétusté,
Où contre l'hiver et l'orage
On fut bien ou mal abrité,
Où parfois l'âme
Pleine d'amertume et sans flamme
Vit luire un rayon de gaîté ;

Où parfois nous laissons des êtres
A qui se sont liés nos cœurs,
Qui furent nos soutiens, nos maîtres
Au sein de la joie et des pleurs,
Des biens suprêmes,
Parts les plus chères de nous-mêmes
Qui furent et sont nos bonheurs.

Ces humains, gracieux ou sombres,
Malfaisants ou pleins de bienfaits,
Dont nous voyions comme des ombres
Sourdre en passant les traits,
Visages d'anges,
Indifférents ou fronts étranges,
Que nous pleurerons désormais ;

Ces coteaux, ces champs de verdure
Que nos pas ont tant parcourus,
Ce flot limpide qui murmure
A travers les gazons touffus,
Ces fraîches rives
Aux voix légères ou plaintives
Où nous nous sommes tant complus ;

Ces biens, et mille autres encore,
Qui se sont faits notre univers,
Dans ce jour dont pleure l'aurore
Nous deviennent cent fois plus chers :
L'âme à leur vue
Dans son plus intime est émue
Et pousse des soupirs amers.

Et quand enfin le départ sonne,
Prise d'indicibles douleurs,
L'âme se transit ou frissonne,
Et le front est plein de pâleurs,
Le sang s'agite,
Le cœur se resserre et palpite,
Et les yeux sont noyés de pleurs.

Et ce jour triste en la mémoire
Est ineffaçable entre tous ;
Longtemps son amertume noire,
Telle qu'un titan en courroux,
Nous tyrannise,
Nous torture, nous martyrise,
Nous étouffe en régnant sur nous.

LES DEUX PEUPLIERS (*)

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles
Les regrets du passé.

LAMARTINE.

Si quelque jour le sort jette vos pas errants
Sur la douce Ile d'Orléans,
Allez sur le versant qui regarde Borée,
Dont la figure bigarrée
Y charmera d'ailleurs votre cœur et vos yeux.
Car un rivage gracieux
Y développe au loin au pied des Laurentides
Une forêt d'ajoncs humides,
Et s'y mire en des flots tranquilles et profonds,
Puis, presque au niveau des grands monts,
Vous y verrez d'en haut les foins et les fougères
Ondés par les brises légères.

Arrêtez-vous aux lieux où sur le vert talus
La route ne s'élève plus.
Là, tout auprès de vous, comme un rustique trône,
Un coquet pavois octogone
Rempli d'ombre et de frais de grands feuillages sort,
S'avance et surplombe le bord.
Là s'élevaient jadis sur l'arète escarpée
Et d'ombrages enveloppée
Deux Peupliers géants et pleins de majesté,
Dont la force et l'air de santé

(*) Voir *Mon Séjour*, page 14.

Remplissaient de plaisir et le cœur et la vue
D'aussi loin qu'à travers la nue
On vît avec orgueil leur tête s'élancer.
Vous eussiez vu s'entrelacer
Leurs grands rameaux perdus dans des flots de feuillages.
Et leurs gigantesques ombrages
Se mêler l'un à l'autre et ne faire qu'un seul ;
Leurs racines sous le glaïeul
Emerger d'un seul jet, égales et jumelles,
Puis, tous deux monter parallèles
Dans les airs étonnés leurs vastes troncs brunis
Que leur naissance avait unis.
Les mêmes ouragans imprimaient à leurs cimes
Avec les mêmes voix sublimes
Les mêmes bercements et les mêmes émois ;
La même rosée à la fois
Abreuvait de ses flots leurs tiges altérées
Et perlait leurs feuilles nacrées ;
Les mêmes vents légers et les mêmes zéphyrs
Modulaient les mêmes soupirs,
Les mêmes doux concerts et les mêmes murmures
Dans leurs colossales ramures.

Et chacun se disait : L'un sur l'autre appuyés,
L'un par l'autre multipliés,
Puisant à deux le suc qui leur donne la vie,
Les rend beaux et les fortifie,
Les deux géants sont forts contre les aquilons !
Les montagnes et les vallons
Pâliront, dévastés et glacés d'épouvante
Sous l'haleine lourde et hurlante

De l'automne en fureur, de l'hiver ceint d'autans
Et des meurtriers ouragans ;
Les colères du ciel boulverseront tout
Tandis qu'eux resteront debout.

Mais un jour, cependant, à l'horizon l'orage
S'apprêta, vaste et plein de rage ;
Le firmament entier se voila de noirceur,
Et l'Ile sembla prendre peur ;
L'ouragan accourait lui-même avec la foudre
Comme pour la réduire en poudre.

D'abord les deux géants ont ri, le dos courbé,
Puis... soudain l'un d'eux est tombé.

On a haché le mort : on l'a mis en planchettes,
Puis on en a fait des banquettes
Où l'on s'assied parfois autour du survivant.
L'ennui s'y repose souvent ;
Que le jour soit en flamme ou que le doux zéphire
Sous l'aile du soir y soupire,
Le pauvre peuplier verse toujours des pleurs.
On dit qu'il se meure de douleurs.

De fait, voyez au pied du sublime colosse
Une blessure large, atroce,
Laissée au malheureux par son frère en tombant,
Qu'irritent la pluie et le vent,
Où s'infiltrent les eaux au souffle de l'automne,
Où le soleil brûlant rayonne :

La gangrène s'enfonce et, déjà jusqu'au cœur
Entraînant la froide langueur,
Elle y glisse un poison dont la marche est latente,
Mais près de qui va la mort lente.

O vous qui l'irez voir, quiconque vous soyez,
Ces sublimes débris de géants foudroyés
Par l'ouragan rauque et sauvage,
Près de ces arbres forts vous n'êtes qu'au maillot,
Et vous tombez plus vite et vous mourez plus tôt
Quand sur vous a frappé l'orage.

Si vous avez comme eux vos jours pleins de zéphyrs,
Vos jours étincelants, enivrés de plaisirs
Et d'inéffables allégresses ;
Vous les avez aussi vos horribles réveils,
Vos jours sombres et froids, amers et sans soleils,
Vos jours de géantes tristesses.

Si, par un retour juste, une forte amitié
Au fond de votre cœur a jamais éveillé
Une flamme ardemment sentie,
Oui, ces jours de douleurs ou d'émois ingénus,
Quiconque vous soyez, vous les avez connus,
Ils ont parsemé votre vie.

Car vous avez alors appuyé votre cœur,
Dans les jours de la joie et du sombre malheur,
Sur un appui cher et solide ;
Et, partagés ainsi, vos douloureux efforts
Et votre enchantement plein d'aveugles transports
Ont fait leur course plus limpide.

Mais, malgré vos deux cœurs ensemble conjurés,
Vous avez dû subir, ou vous les subirez,
Ces chocs désastreux de la vie
Dont le front de granit est couronné d'horreur,
Qui porte le trépas et dont l'âpre fureur
Ne s'arrête point qu'assouvie.

Le plus cher de vous-même un jour a succombé,
Et sur lui de vos yeux un long fleuve est tombé
Qui toujours plus amer y tombe ;
La plaie en votre cœur s'aggrave tous les jours,
Y saigne goutte à goutte et s'enfonce toujours
En vous approchant de la tombe.

Pour calmer vos regrets et charmer vos soupirs,
Vous entassez en vain les pieux souvenirs
A vos regards inconsolables :
Ils ne font qu'irriter vos rebelles douleurs,
Ne savent qu'élargir la source de vos pleurs,
Car ces maux-là sont incurables.

LE SOUPIRS

Cœur content
Soupire souvent.

Vous, les enfants d'un jour qui dormez votre somme
Aux langes du berceau,
Pourquoi soupirez-vous comme soupire l'homme
Qui descend au tombeau ?

Pourquoi soupirez-vous comme ces tendres mères
Que vous navrez d'amour,
Tout en les abreuvant de tristesses amères
Dès votre premier jour ;

Comme ces jeunes forts—vos pères indomptables—
Déjà pleins de soucis
Et jaloux de filer des trames enviables
Aux heures de leurs fils ;

Comme l'homme écrasé sous le fardeau de l'âge
Que la mort va bientôt
En dépit de ses vœux ravir à l'esclavage
Dans un dernier sanglot ;

Comme l'exilé sombre à qui le sort funeste
Garde les noirs ennuis,
Ou le pâle captif pour lequel il ne reste
Que d'effroyables nuits ;

Ou la veuve qui pleure et dont l'âme se brise
Au penser du trépas,
Ou l'orphelin sans toit que la pitié méprise
Et ne recueille pas ;

Ou l'infirme en haillons que la faim étiole
Sur le bord du chemin,
A qui la charité refuse son obole
Et repousse la main ?

Pourquoi soupirez-vous comme en passant soupire
Le hâve mendiant,
Ou le juste qu'on frappe et que son long martyre
Tourmente en souriant ;

Comme soupire aussi la fille pâle et nue
Qu'on flétrit sans retour,
Ou l'amant qui s'affole, ou la vierge ingénue
Que tourmente l'amour ?

O vous qui paraissez, pleins de paix et de grâce,
Ignorer la douleur,
Pourquoi soupirez-vous comme quiconque passe
Au creuset du malheur ?

Au creuset du malheur ! L'homme au sein de l'ivresse
Qu'enfantent les plaisirs,
Et flottant emporté sur des flots d'allégresse
Pousse encor des soupirs.

Et les objets nombreux qu'il hait ou qu'il adore
Etalés à ses yeux
En exhalent aussi, du couchant à l'aurore
En fatiguent les cieux.

Le ruisseau clair et lent qui sous les verts ombrages
Mouille à peine ses bords,
Et le fleuve argenté qui caresse ses plages
Sans pénibles transports,

Le lac au fond des bois entouré de verdure,
Les antres, les bosquets,
L'oiseau sous la feuillée au sauvage murmure,
La fraîcheur des forêts,

Le soir où tout émoi se calme et se repose,
La brise et les zéphyrs,
La nuit majestueuse et l'aurore au teint rose,
Sont tous pleins de soupirs.

L'océan en fureur, l'ouragan qui délire
Et s'arrête navré,
L'orage qui mugit... Tout ce qui naît soupir.
Ai-je trop soupiré ?

LE LYS

Rendez-moi ma cabane
Ou laissez-moi mourir.
* * *

Enfin donc, il est mort, ton lys, pauvre Fleurange,
Ton lys blanc et pur comme toi,
Odorant, parfumé comme ton âme d'ange,
Quand, là-bas au milieu de son parterre étrange,
Son calice brillait en roi !

Tes mains l'ont retiré du milieu des épines
Resplendissant, l'air noble et fier,
Les rameaux pleins de sève en ses pâles ravines,
Puis au flanc attiédi de fécondes collines
Tu l'a mis au sources de l'air.

Là, tu vins chaque jour, et durant deux années,
Abreuver d'un gras arrosoir
Ses bulbes sans vigueur, presque à demi fanées,
Etayer doucement ses tiges chagrinées
Et sarcler son riche terroir.

Prête à lui prodiguer mille autres soins encore
Pour voir sa corolle s'ouvrir
Et sourire un seul jour aux grâces de l'aurore,
En dépit de tout zèle, aimable sœur de Flore,
Aujourd'hui tu le vois mourir !

Ah ! sa mort a brisé ton âme qui pétille
Et mis à ton regard serein
Cette larme naïve où tant de charme brille.
Sèche-la nous, pourtant. N'en pleure pas, ma fiille,
Car, retiens-le, c'est le destin.

Oui, lorsque sur ton chef aux ondes satinées
Qu'on dirait de vastes flots d'or
Le temps aura doublé le nombre des années ;
Lorsque ton cœur rempli d'espérances fanées
Aura vu douze étés encor ;

Tu l'auras éprouvé, naïve enfant, peut-être,
Pour qu'un lys soit rempli d'appas,
Pour qu'à nos sens charmés l'été fasse renaître
Sa corolle à l'éclat plus royal que champêtre,
Tant de soins ne suffisent pas.

Il lui faut l'air natal, l'haleine si connue
Qu'il a respiré en naissant,
Son ciel, noyé d'azur ou noirci par la nue,
L'humble motte où naquit sa racine menue,
Ou son roc au pied du passant.

Si le destin cruel t'arrachait les campagnes,
Les prés au languissant gazon
Où tu suis en riant tes rieuses compagnes,
Les rochers, les grands bois, les sauvages montagnes
Qui bornent ton noir horizon,

Ton bel œil azuré se noirait dans les larmes
Et ton cœur se fendrait d'émoi,
Tu t'en irais mourant de secrètes alarmes,
Et nous, nous n'aurions plus, la douce enfant, les charmes
Que tu répands autour de toi (*).

(*) Voir la pièce intitulée *Fleurange*.

LE REGRET

Qu'a-t-il donc, ce pacha que la guerre réclame
Et qui, triste et rêveur, pleure comme une femme ?

V. HUGO.

Savez-vous ce qui la chagrine,
L'enfant au triste regard ?
Avant que demain n'illumine
Le bleu firmament elle part.

Oui. Mais l'adieu qui fend son âme
Et la pâme
Sans mesure, le savez-vous ?
Ah ! ce qui comble de tristesse
La pauvresse,
Croyez-m'en, vous l'ignorez tous.

Car ce qui fait son amertume
Et déchire avant tout son cœur,
L'amer regret qui la consume
Et rend sublime sa douleur,

Ce n'est pas de quitter l'asile
Si tranquille
Où six de ses frais dix-sept ans
Ont à flots répandu le rire
En délire
Sur les pas de son vert printemps,

Ni le cher réduit où le somme
Plein des rêves les plus heureux
A six ans fait couler le baume
Sur son cœur parfois douloureux,

Où les moëlleuses rêveries
Si chéries
De son âge aimable et naïf
Ont tant de fois bercé son âme
Dont la flamme
Ignore tout émoi craintif ;

Ce n'est pas de quitter ce temple
Dont ses pieds ont usé le seuil,
Dont le beffroi léger contemple
Les alentours avec orgueil,

Où sa prière en doux murmure,
Simple et pure
Comme son cœur si jeune encor,
Fit chaque jour six ans bruire
Et reluire
Son aile de saphir et d'or.

Elle aime pourtant ces demeures
Où son cœur charma les amours,
Où sa présence ornait les heures,
Où sa main semait les atours !

Elle adhère à ces lieux agrestes
Et modestes
Comme la mouche adhère au miel,
Comme adhère l'onde plaintive
A la rive,
Comme l'astre du jour au ciel.

Et son ciel où l'aube est si belle
En plongeant son front dans l'azur,
Où le soir sourit et ruisselle
D'un carmin si frais et si pur !

Et sa cour, où six ans éprise
De la brise
Et de mille ébats enfantins,
Elle vint traire un lait aimable,
Délectable
Et blanc comme ses blanches mains !

Et ses coteaux au front aride
Mais d'où le lointain est si beau,
Son petit fleuve au flot limpide,
Et ses bois où chante l'écho !

Ses guérets féconds, ses prairies
Si fleuries
Où la fraise abonde et sourit,
Sa lande où la framboise ardente,
Odorante,
S'étale au soleil et mûrit !

Et son jardin vaste et fertile
Que ses mains ont tant cultivé,
Qu'a tant foulé son pas agile,
Où sa jeune âme a tant rêvé,

Où des fruits nombreux, agréables,
Adorables,
Sont venus combler ses désirs,
Où tant de fleurs étincelantes
Et riantes
Ont tant parfumé ses loisirs !

Et son belvédère où croît l'ombre
De peupliers jeunes et forts
Dans le feuillage épais et sombre
Forme de si riches decors !

Et son étang dont le zéphire
Qui soupire
Fait palpiter les petits flots,
Où, penchant son regard d'ébène,
La bourgène
Mire ses flexibles rameaux !

Et ses compagnes pétillantes
De ris, de jeunesse et d'amour,
Aux voix douces et caressantes,
A l'œil profond comme le jour,

Qui, dans les heures assombries
Ou fleuries,
Lui donnèrent six ans la main,
Qui, six ans avec elle aimèrent
Et traitèrent
D'amour en langage enfantin !

Ah ! tous ces objets dans son âme
Ont versé des flots de douceur,
Et, pour éterniser sa flamme,
Sont comme un cachet sur son cœur ;

Et sous l'affreux vent qui se lève
Et l'enlève
Pour jamais à leurs heureux bords,
L'amertume lourde entassée
Et glacée
Donne à son âme mille morts.

Mais il est pour la fille aimante
Un regret plus amer encor,
Un chagrin plus noir la tourmente,
Elle quitte un plus cher trésor.

Ah ! plaignez le mal qui la mine
Et la ruine,
Et ne raillez pas sa douleur,
Car ces maux qui nous évertuent
Et nous tuent,
Ce sont les mystères du cœur.

Quiconque au soleil de la vie
Vient respirer sa part de l'air,
Qu'il soit ou non digne d'envie,
Doit boire à ce calice amer :

Il a de ces profonds mystères
Noirs cratères
Dont il est lui-même étonné,
Il s'éprend d'amours improbables,
Incroyables,
Dont il demeure empoisonné.

D'ailleurs, l'enfant sans artifice
En aimant ne se trompe pas :
Elle était belle sa génisse,
Belle, pleine de vrais appas !

Un seul été l'avait grandie,
Enhardie,
Autant que deux ans tout entiers,
Et sa hanche souple, soyeuse
Et nerveuse
Secondaient ses grands airs altiers.

Ce naïf, simple et pur délice
Etait l'ouvrage de ses mains,
Car la beauté de sa génisse
Lui coûta des soins surhumains,

De longues heures ennuyeuses,
Souffreteuses,
A l'exhorter, à la prier
D'agréer la sollicitude
Et l'étude
Qu'elle daignait lui dédier.

Son courage à votre pensée
D'ombres sera toujours couvert,
Car pour la génisse insensée
La pauvre fille a tout souffert,

Jours de glace et vents en furie,
Ombre et pluie,
Tempêtes et soleils brûlants,
Dédains et refus peremptoires,
Humeurs noires,
Absences de flamme et d'élans.

Mais enfin d'une ample victoire
L'héroïne a fixé l'essor ;
Son œuvre est devenu sa gloire,
L'ancre de son cœur, son trésor ;

Car enfin laissant le caprice,
La génisse
A pleuré ses longues erreurs ;
De plus, un bien charme, éprend l'âme
Et l'enflamme
Selon qu'il coûta de labeurs.

CEUX QU'ON A AIMES

Le soir est près de l'aurore :
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son cours.
LAMARTINE.

J'ai vu l'astre du jour comme un disque de flamme
Descendre dans les flots,
Et j'ai senti monter du profond de mon âme
D'ineffables sanglots.

Je me disais : Combien d'astres chers et propices
Se lèvent sur nos jours
Pour arriver aussi pleins de pures délices
Au terme de leur cours !

Les uns ont devant nous répandu la lumière
Dans le sombre chemin
Et retiré nos pas de la bourbeuse ornière
Où nous mit le destin.

D'autres, de leur regard, de leur approche chère,
Ont réchauffé nos cœurs ;
Ils nous ont, quelques jours, de l'existence amère
Endormi les douleurs.

Nous les avons aimés comme en hiver on aime
Un soleil radieux ;
Leur présence nous fut, dans la détresse même,
Un avant-goût des cieux.

La tombe inexorable ou l'absence éternelle
Nous les ont enlevés
Avant les jours remplis d'espérance si belle
Que nous avions rêvés.

Brillants adolescents, vieillards chargés d'années
Ou blonds anges joufflus,
Frères, amis d'enfance ou débris d'hyménées,
Nous ne les verrons plus.

Nous ne les verrons plus ! Ce rivage incolore
Reverra bien des jours :
Son soleil s'est couché pour se lever encore ;
Mais eux, c'est pour toujours.

BOILY

En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

LAMARTINE.

Soulard ! chef-d'œuvre heureux des douces destinées,
Aimable compagnon de mes jeunes années,
Pour qui jamais mon cœur n'eut un secret repli,
Et que vingt ans d'absence ont sans épargne empli
D'un charme plus touchant et plus cher à mon âme,
Sache en être certain, la surprise me pâme
Quand je relis les mots pleins de suave odeur
Que vient de m'enfanter un élan de ton cœur.

Quoi ! farouche avocat de l'orgue et du solfège,
Dont plus de quarante ans le rire sacrilège
Fouetta ma muse en pleurs, c'est toi qui me requiers
D'aller sous les cyprès et d'écrire des vers !....
Ah ! puisqu'enfin je vois s'étendre la droiture
Jusqu'à ce noir recoin de ton goût qui s'épure,
Que n'ai-je sous les doigts un luth aux cordes d'or !
Ou, du moins, pour un jour, que ne brûlé-je encor
Du feu que tu raillais en nos jeunes années !....
Sainte-Anne avec ses bois aux fraîches matinées
Redeviendrait soudain notre commun séjour.
Nous y serions encor consumés par l'amour

Que l'immortel Bruno fit naître dans nos âmes
Sans pouvoir en borner les délirantes flammes ;
L'autre nous-même, Blais, le docteur onctueux,
Y reviendrait railler nos propos et nos jeux
En partageant encor notre ombre solitaire ;
L'ineffable Michaud, le Michaud légendaire,
L'éternel bout-en-train, y serait avec nous
Pour nous donner du rire à nous rendre un peu fous,
Malgré les souvenirs vieillis à fendre l'âme
Dont nos cœurs renoueraient l'inépuisable trame.

Un autre cher encore y secouerait l'oubli,
Le florissant, le fort et vertueux Boily,
Celui-là même, hélas ! dont ta courte missive
Me mande de pleurer la mort par trop hâtive.
Il est donc vrai, ce large et vigoureux géant
Qui m'eut sans peine mis dans son gosier béant,
Qui m'eut entre ses doigts comme un frêle pygmée
Réduit en chair menue et de forme innommée,
S'il n'eût plus que moi-même été paisible et doux,
Il s'est aussi couché dans la tombe avant nous !

Un étrange soupçon me vient à sa pensée.
La mort ne cherche-t-elle en sa course insensée
Qu'à soulever son vol, qu'à toucher les sommets,
Comme se plat la foudre avec ses grands reflets ?
Peut-être serait-il, ce souffle qui renverse,
Un souffle dont le vol n'atteint et ne traverse
Que des airs élevés où serait son autel.....
Juste Dieu ! si j'étais malgré tout immortel !

Quoi qu'il en soit, la fin de ce fort, l'un des nôtres
Et portant comme nous le mandat des apôtres,
Sans affoler mon cœur d'un infécond effroi,
L'a néanmoins rempli d'un douloureux émoi.
Aux cris inattendus faits par la renommée
Qui me l'apprit en pleurs et la voix animée,
J'ai d'abord répondu par un vaste soupir.
Puis j'ai senti monter les flots du souvenir,
L'un par l'autre poussés, sans ordre, mais limpides.
Ensuite, un noir brouillard devant mes yeux humides
A voilé dans mes mains le feuillet palpitant,
Et des larmes de feu mouillèrent un instant
La peau déjà ridée et mate de ma joue.
Une voix me disait : « La trame se dénoue
D'un fil chacun des jours que le ciel te fait voir. »
Que j'en ai vu déjà parvenir à leur soir,
Des humains bien connus, parmi ceux de mon âge
Et parmi les aimés dont je baise l'image !. . .

Mais, ce n'est qu'un de plus, je m'entends affirmer,
Dans ce nombre géant que tu ne peux nommer.
Oui, ce n'est qu'un de plus, croit-on que je l'ignore ?
Mais sait-on qu'un de plus ajoute au mal encore ?
Chaque feuille agrandit l'ombre de la forêt ;
C'est par des gouttes d'eau que l'océan est fait,
Bien qu'à nos yeux chacune ajoutée à l'immense,
Océan ou forêt, ait une humble importance.
Quoi ! compter de la sorte un mort qui vous fut cher !
Ah ! regardez-y mieux, votre baume est amer.

LES FLOTS

Commovebuntur et non poterunt
Jérémie.

Je me suis arrêté solitaire au rivage,
L'esprit pensif et soucieux ;
Et, vers les flots divers élevant mon visage,
Je les suivis longtemps des yeux.

J'ai regardé longtemps leur trépas à la rive
Et leurs soulèvements lointains,
Et je prêtai longtemps une oreille attentive
A leurs bruits, humbles ou hautains.

Et j'ai vu que les flots, avec leur front mobile,
Leurs élancements éternels,
Les bruits divers que rend leur superbe stérile,
Sont pareils aux tristes mortels.

*
* *

La plupart sont petits, perceptibles à peine
Et roulent sans clameur sur la mouvante plaine
Qui sans bruit leur donna le jour ;
Loin de la grève encor d'autres les engloutissent,
Ou sur le bord sans voix en silence ils périssent,
Puis sont oubliés tour à tour.

D'autres sont moins petits. On les voit par la fuite
Des géants éviter l'effroyable poursuite
Et vivre au milieu du danger.
Mais tous l'un après l'autre au sable de la rive
Expirent en jetant une note plaintive,
Un murmure court et léger.

Nul écho ne redit leur plainte humble et timide,
Et leur trace après eux sur le rivage humide
Périt elle-même aussitôt :
Leur rapide mémoire à jamais se replie,
Et l'oreille tendue à l'heure même oublie
Leur court et débile sanglot.

Il en surgit encor dont l'apparence étonne ;
Car, sans être plus grands, leur corps entier frissonne
Et lance de l'écume aux cieux :
Ils sont pleins de transports, même on dirait qu'ils tentent,
Pour inspirer la peur aux humains qu'ils enchantent,
De produire un bruit furieux.

En s'en venant mourir au sable du rivage
Ils agitent parfois un fétu qui surnage
Et qu'ils traînent en frémissant ;
Mais on oublie aussi qu'ils ont incliné l'herbe
Et l'on ne sait pourquoi ces flots pleins de superbe
Ont brandi leur crête en passant.

Pêle-mêle à côté de ces vagues timides
Qui traversent sans bruit les campagnes liquides
Et de ces faibles orgueilleux,
Il naît des flots encor dont la masse est géante,
Des monstres en courroux dont l'approche épouvante,
Qui troublent l'oreille et les yeux.

L'on croit qu'ils vont briser le rivage sonore
Comme le marteau brise un cristal qu'on restaure
Par la main lourde d'un titan,
Puis renverser au loin la forêt séculaire
En roulant devant eux quelque immense calcaire
Dans leur vaste et superbe élan.

On les entend mugir à travers la distance ;
Leurs bruits, larges, confus, et gonflés d'arrogance,
Paraissent menacer les cieux,
Et quand dans leurs transports ils attaquent la plage,
Ils font rendre aux échos une clameur sauvage,
Un accord ample, monstrueux.

Mais quand sur le rivage ont heurté ces colosses
Avec leurs grandes voix et leurs rages féroces,
Le rivage n'a pas tremblé.
On a vu seulement leur tête renversée
Prosterner dans sa chûte une tige herbacée,
Une herbe qui n'a que branlé.

Jetés par ces transports du monstre qui déferle,
Une épave, un débris, rarement une perle,
Grave parfois son souvenir ;
Puis, avec le géant qui sur le bord s'effondre
L'écho hurlant se tait, déjà prêt à répondre
A d'autres flots qu'il voit venir.

LA PENSEE (*fleur*)

(Stances à M. l'abbé J.-B. Soulard)

Dis, crains-tu les filles de Grèce,
Les pâles lys de Damahour ?
V. HUGO.

Ami cher à mes jours d'enfance
—Qui n'eurent que toi pour azur,—
Cher à mes jours d'adolescence
Et d'âge mûr,
Dont l'amour présent me dévore,
Pour qui mes derniers jours encore
Luiront d'un souvenir si beau,
Dont la mémoire indélébile
Me suivra, qu'elle plus fragile,
Au noir tombeau,

Sois béni ! Sois béni, fidèle
A qui j'ai pu livrer mon cœur
Sans boire à la coupe cruelle
De la douleur,
Toi, l'unique charme du monde
Dont l'amertume qui m'inonde
Ne m'a su reprocher l'amour,
Qui contre le feu de mon âme
N'a mu la jalousie infâme
Pas même un jour ;

Toi pour qui le ciel favorable
A fait naître ces *Ecureuils*
Dont sous ta semelle adorable
S'ornent les seuils,
Et qui, du fond de ces retraites
Où tu chantes et ne regrettes
Rien qui fasse couler tes pleurs,
Avec tant de soins me destines
Et m'adresses les plus divines
D'entre les fleurs !

Ah ! c'est vainement qu'à la rose
On décerne la royauté :
Elle se fane à peine éclose,
Avant l'été.
Je le veux, sa riche parure
Et son parfum doux sans mesure
Symbolisent le jeune amour :
On la voit comme lui s'épandre,
Et puis se faner sans attendre
La fin du jour ;

Comme lui l'aimable corolle
En ouvrant large son trésor
S'effeuille avant même qu'Eole
Ne souffle encor,
Et comme lui la fleur pompeuse
En cessant d'être radieuse
Laisse mille aiguillons brûlants,
Eternels foyers d'amertume
Que le moindre abord nous allume
Et rend sanglants.

Mais vois la Pensée admirable
Abreuver le cœur et les sens
De son charme plus adorable
Que nos beaux ans,
Près de sa couche parfumée
Attirer la foule charmée
Par ses si modestes appas,
Puis sous le pressoir inodore
Sourire et conserver encore
Ses mille éclats.

Une teinte pâle, incolore,
Des champs estampe encor le sein,
Le printemps n'ouvre pas encore
Son vert écrin,
Avant que la brise aux bocages
N'ait exhalé sous les feuillages
Ses timides et frais soupirs,
Et que l'homicide froidure
N'ait sous la flottante ramure
Fui les zéphyrs,

Vois-la pour répandre son baume
Percer la neige et les glaçons,
Nous enivrer de son arome
Quand nous passons,
Pour orner son humble parterre
Ouvrir sa corolle légère
Et s'épanouir tout l'été,
Puis être encor du pâle automne
La seule et suprême couronne
Et la gaîté.

Avant de mourir, son calice
Voit se lever de nombreux jours
Et ne tombe pas sans délice
Et sans atours ;
Au lieu de cruelles épines
Il laisse d'autres fleurs divines,
D'autres délicieuses sœurs,
Puis une abondante semence
Dont prendront dès demain naissance
Mille fleurs.

Quiconque en nos séjours d'alarmes
Vit un regard qui l'enflamma,
Un cœur qui lui fut plein de charmes,
Quiconque aima,
Au cher aspect d'une Pensée
Sent que son âme influencée
Frémit soudain et s'attendrit,
Son cœur s'emplit de souvenances,
Il palpite d'émois immenses,
Pleure ou sourit.

Et c'est un si tendre symbole
Que ton cœur m'envoie aujourd'hui
Pour charmer le feu qui m'affole
Et mon ennui ;
A moi qui sur tant de rivages
Ai mis tant de chères images
A l'autel saint du souvenir,
Pour qui rien désormais ne brillle,
Et pour qui tout enfin sourcillel
Dans l'avenir ;

A moi qui depuis trente année
Ai tant d'absences à pleurer,
Tant d'amitiés desséminées
A mémorer ;
Qui, l'âme doucement ravie,
Ai passé dix ans de ma vie
A toi si puissamment uni,
Qui te regrette, qui te pleure
A chaque instant comme à chaque heure ! . . .
Ah ! sois béni !

LA CROIX

(*Interprétation*)

Vexilla Regis prodeunt.

L'Etendard triomphal du Roi des cieux s'avance,
Le mystère sublime et profond de la Croix
Déroule glorieux ses replis d'espérance,
De la Croix où la Mort a comblé ses exploits
En soumettant la Vie à ses horribles lois,
Mais où la Vie enfin a vaincu la souffrance
Et la Mort à la fois.

C'est pendue à ses bras qu'Elle-même, la Vie,
Expirant aux abois, fut transpercée au cœur
Par le fer meurtrier de la Mort assouvie,
Et que le sang et l'eau s'unirent dans l'horreur
Pour donner le trépas à la mort en fureur,
En lavant de la terre, endeuillée et ravie
La criminelle erreur.

A travers la nuit sombre et lointaine des âges,
David avait déjà dans un sanglant repli
Vu le fait confirmer la suite de ses gages ;
Il a chanté que Dieu règnerait sur l'oubli
Par un règne à jamais sur la Croix établi ;
Le monde n'en est plus à sonder les présages,
L'oracle est accompli.

Arbre cher et sacré, la Grâce te couronne,
Tu portes pour décor la pourpre du grand Roi,
Tu brilles des reflets dont sa tête rayonne :
Choisi pour y montrer au monde dans l'émoi
Le Dieu dont le nom seul remplit l'enfer d'effroi,
L'ineffable splendeur de sa cour t'environne
Sans ombres pour la foi.

Tandis que frissonnaient les cieux, la terre et l'onde.
Arbre cher et sacré, tu reçus dans tes bras
Le sanglant Dieu fait chair qui racheta le monde ;
C'est entre eux qu'il mourut sali par les crachats,
Au bruit des rocs tremblants et volant en éclats,
Sur toi que l'a cloué la soldatesque immonde
Pour subir le trépas :

Je te salue, ô Croix, notre seule espérance
En face de l'enfer, des pleurs, de l'abandon,
De quelque endroit qu'abonde ici-bas la souffrance !
Donne la fortitude et l'endurance au bon,
Du regret au pervers l'inestimable don,
Aux trésors de la grâce une surabondance,
Au crime le pardon.

LE RENDEZ-VOUS

It clamor ad alta.
VIRGILE.

O sœur, que l'amertume a chez nous poursuivie,
Tu vas sous d'autres cieux affronter de la vie
Les innombrables chocs amers !
Sais-tu combien de jours tu charmas à mon âme,
En me les saturant de cet heureux dictame
Qui me les garde à jamais chers ?
Non, tu ne le sais pas, et qu'en saurais-tu dire,
Toi qui ne les as pas connus ?
Ah ! tu saurais plutôt décrire
La blanche étoile de Vénus.

Tu n'entrevis jamais ce que dans dix années
Tu répandis de fleurs sur mes rudes journées,
Simple et tendre comme un zéphyr !....
Oh ! pourtant les émois en ont gonflé mon âme,
En ont jailli souvent en de grands jets de flamme,
Si parfois en un seul soupir,
Surtout à l'heure triste où le soir dans la brume
Etale ses voiles ténus,
Lorsque dans l'Occident s'allume
La blanche étoile de Vénus !

Mais moi qui les ai vus l'un après l'autre éclore
Et fuir jusqu'au dernier qu'un dernier feu colore,
Toujours fidèle à les goûter ?
Nonchalant dans le calme ou fort dans la tourmente,
J'ai regardé passer leur file séduisante
Sans me distraire à la compter :
Non, après mille efforts je ne saurais le dire,
Moi-même qui les ai connus,
Et je saurais plutôt décrire
La blanche étoile de Vénus.

Tu t'en vas, cependant, sans crainte, confiante,
Et demain tu n'es plus ma seule confidente
Et l'unique appui de mon cœur ;
Je serai désormais seul à bénir mes joies,
Et seul à palpiter, la plus faible des proies,
Sous les griffes de la douleur,
Seul à me souvenir aux heures du mystère,
Quand, en dépit d'astres menus,
Flamboie et brillle solitaire
La blanche étoile de Vénus !

Ah ! puisses-tu trouver sur ces bords qu'on te loue
Des amis à ton cœur, la fraîcheur à ta joue,
L'or pur à flots et la gaîté !
Qu'avec des ans nombreux ta nouvelle patrie
Parmi les affamés qui composent la vie
Te donne la satiété !
Mais quand ton monde cher aura cessé de bruire
De ses mille échos inconnus,
Là-haut regarde parfois luire
La blanche étoile de Vénus.

La même heure du soir épandra sur nos plages,
Ainsi que dans nos cœurs, ses éternels nuages,
L'ombre, le silence et l'ennui ;
J'aurai déjà les yeux tendus vers l'empyrée,
Cherchant dans l'occident de la voûte éthérée
Si déjà le bel astre a lui :
Nos yeux auront du moins un point qui les rassemble
Quand la terre n'y verra plus,
Car nous regarderons ensemble
La blanche étoile de Vénus.

RÊVES D'AUTREFOIS

Demain, le chasseur, qui m'a vue dans ma beauté, reviendra ; ses yeux me chercheront ; Ses yeux, hélas ! ne me verront plus.

OSSIAN.

Vous vous êtes peut-être assis sur le rivage
Quand le jour s'est aux champs éteint avec le bruit,
Sans dessein égaré sur la grève sauvage,
Entouré de désert, de silence et de nuit.

*
* *

Alors, de leurs cités profondes
Vous avez entendu les ondes
Parfois rendre un léger soupir
En s'éparpillant sur la plage
Que, sans agiter le feuillage,
Un beau soir venait d'assoupir,
Qui même frémissait encore
Sous sa large mante incolore
D'un dernier souffle de zéphyr.

Et ce bruit pourtant sans merveille
A d'abord rempli votre oreille
D'un délice presque divin :
Vous avez oublié le reste,
Tant vous avez trouvé céleste
La voix du nocturne refrain,
Vous l'accusiez lente à renaître
Et vous eussiez choisi peut-être
De l'entendre chanter sans fin.

Mais, agrandi par le silence,
Fasciné par l'abîme immense,
Noyé dans l'ombre et le désert,
Votre cœur — sans rien vous en dire
Et pour chercher à se suffire—
S'est plus profondément ouvert :
Sa grandeur s'est faite sublime,
Large, immense comme l'abîme
Où le vaste horizon se perd,

Vous avez vu soudain des mondes,
Innombrables comme les ondes
Qui venaient mourir à vos pieds,
Surgir à votre souvenance,
Qui du même être dès l'enfance
Ont fait avec vous les moitiés,
Des mondes, caducs ou durables
Qui sont pour vous inoubliables
Et ne sont jamais oubliés.

C'est le toît—palais ou chaumière,
Avec ou sans fleuve ou rivière,
Avec ou sans ombrages verts—
Qui vous a vu de la famille
Goûter en cœur qui les gaspille
Les bonheurs si purs et si chers,
Qui sourit à votre naissance
Et palpita de votre enfance
Sans lui compter de jours amers.

La mort a de son aile sombre
Etendu déjà bien de l'ombre
Sur ce lieu, si petit qu'il soit ;
Le temps a délié la gerbe
Que vous y vîtes poindre en herbe
Et l'a jetée en maint endroit ;
Vous allez peut-être vous-même
Errant loin de ce bien suprême,
Vous-même frappé de son doigt.

Qu'importe pourtant ? A cette heure
Vous avez revu la demeure
Avec ses généreux émois,
Les tendresses de votre mère,
L'indulgence de votre père,
La sœur dont vous fûtes le choix,
Et, qui sait ? plus encor peut-être,
Le toujours adorable ancêtre
Avec ses fabuleux exploits ;

Vous y croyiez entendre encore
Son vieux rire resté sonore,
Ses complaintes et ses récits ;
C'est lui qui dirigeait la danse,
Formait vos pas à la cadence
De ses thèmes les mieux choisis ;
Il souriait à vos caprices
Et soignait comme avec délices
Jusqu'au moindre de vos soucis.

Puis c'était la vieille montagne,
Puis la riche ou pauvre campagne
Que foulèrent vos jeunes pas,
Que vous avez tant parcourues
Et si joyeusement battues
De vos inlassables ébats,
Au milieu de la troupe aimée
Que l'enfance vous a formée,
Où depuis fauche le trépas.

Ah ! les amis de votre enfance !
Et ceux de votre adolescence !
Ils étaient là devant vos yeux :
Sans plus voir d'absence éternelle,
Ni de mort encor plus cruelle,
Vous étiez ce soir avec eux,
Ensemble nageant dans le rêve,
Bouffis de jeunesse et de sève,
Enlacés de vos anciens nœuds.

Puis vous voyiez paraître ensemble
Des jours auxquels rien ne ressemble
Dans l'empire humain du bonheur :
Une caresse méritée,
Une victoire remportée
Devant l'apôtre du Seigneur,
Le grand jour de la Table-Sainte
Où vous avez porté sans feinte
L'innocence du cœur.

Parfois s'amoindrissait la scène :
Vous trempiez un vieux pan de laine
Dans l'onde claire du ruisseau,
Vous cueilliez la baie odorante,
Ou bien vous glissiez sur la pente
De la ravine ou du coteau ;
Vous étiez encor moins superbe,
Car vous suiviez jusqu'au brin d'herbe
Que vous jetiez au fil de l'eau.

Mais la scène, grande ou petite,
Toujours d'ineffable mérite
A votre œil prompt à se charmer,
Toujours répandait sur votre âme
Un doux, un céleste dictame
Qui toujours sût la faire aimer,
Et devant vous passaient les heures
Pleines de gracieux leurres
Que vous ne saviez réprimer.

De la sorte entouré de noire solitude,
Vous avez presque atteint le terme de la nuit,
Sans plus laisser de cours à la sollicitude,
Sans plus vous souvenir du monde et de son bruit

Et comme allait poindre l'aurore,
Ces choses, et d'autres encore,
Vous avaient ravi tour à tour ;
Puis, quand l'onde s'est retirée
De votre grève préférée
En la baisant avec amour,
Vous revîntes l'âme oppressée
A la douloureuse pensée
Que toutes ont fui sans retour.

L'AMOUR

C'est l'amour qui cause la plupart
des larmes.

DESCARTES.

Sait-on ce que c'est que l'amour,
Le cher amour qui vous enivre
Et vous livre
Aux doux enchantements chacun à votre tour ?

C'est un tyran cruel et bête
Dont personne ne se défend,
De l'enfant
Au vieillard décrépit dont la tombe s'apprête.

Quand il s'est emparé de vous,
Il vous invente des tortures
Sans mesures
Et vous rend sûrement ardents au crime et fous.

Ceux que vous n'aimez pas, la masse
Dont vous êtes peu soucieux,
Que vos yeux
Regardent sans brillller si longtemps qu'elle passe,

Elle vous garde un souvenir
Pour le regard le plus modeste,
Elle en reste
Vouée à votre nom, se plaît à l'en bénir ;

Elle ne brise point votre âme,
Ne déchire point votre cœur,
Et l'ardeur
A vous nuire un instant n'éveille point sa flamme.

Mais ces anges que vous choyez
Jusqu'à noircir votre mémoire,
Votre gloire
Leur est chère s'il faut un pavois à leurs pieds.

Osez leur montrer une trace
De vos dévoûments d'autrefois,
Sans émois
Ils lèveront l'épaule en détournant la face.

Oui, ces anges que vous aimiez
Jusqu'à ne plus craindre de leurres,
Quelques heures
Ils se sont ri de vous, puis vous ont oubliés.

Même, heureux si, l'air fat ou crâne,
Ils ne cherchent pas ardemment
Le moment
De vous donner au front le coup de pied de l'âne.

LA TOURNEE

Non, non, le laboureur qui laisse son village
Ne pare point son front de couronnes de fleurs.
E. T.

Octobre à son tour règne au cercle de l'année
Et couronne son front de feuillage jauni ;
De la cime des cieux la jeune matinée,
L'aspect terne, embruni,
Regarde sans amour l'aurore embruinée
Disperser en avare aux abris des bosquets
De livides reflets.

Teinté par les rayons d'indécise lumière
Dont s'éclaire en pleurant l'espace froidureux,
Un brouillard épais flotte et forme tout entière
La tenture des cieux.
Et le flot glacial qu'en liquide poussière
Laisse pleuvoir sans bruit son flanc gros de hideur
Met le trépas au cœur.

Voyez-vous, néanmoins, la fille tendre et frêle
Qui parcourt à pas lents les humides gazons
En portant ses regards haut et loin d'elle
Vers les gris horrizons,
Ou parfois tout auprès sur l'herbe qui ruisselle,
Et sur tous les objets dispersés à l'entour,
Laids ou faits pour l'amour ?

Ne lui demandez pas, à la vierge naïve,
Ce que cherche son œil dans ces noirs horizons,
Ni ce qui la conduit, débile et maladive,
Sur ces moites gazons,
Ni pourquoi seule ainsi, la pâle sensitive,
Dans l'ombre et le brouillard l'aube la voit errer :
Vous la feriez pleurer.

Pleurer ! Elle en est près : regardez sa poitrine
S'arquer en frissonnant sous l'effort des soupirs,
Comme s'arque et frémit la voile qui chemine
Au souffle des zéphyrs ;
Regardez son front morne et sa lèvre chagrine,
Et son œil embrumé qui se mouille en clignant.
Ah ! son cœur est saignant.

C'est qu'elle va partir. Dans son vol ardent l'heure
Ne doit plus résonner au lambris du manoir
Que l'enfant n'ait quitté sa champêtre demeure
Pour ne plus la revoir :
Avant que sur l'émail le doigt du temps n'effleure
Le prochain noir degré qu'on lui mit pour témoin
La fille sera loin.

Elle part, et son cœur veut une fois encore
Palpiter à l'aspect de ces lieux tant connus,
Que ses pas ont, dès l'heure où le jour vient d'éclore,
Tant de fois parcourus ;
Où, quand de feux mourants l'occident se colore,
Elle vint tant de fois baigner un peu ses maux
D'air pur et de repos.

Elle quitte à jamais ses champs, son grand bois sombre
Qui frange l'horizon de ses faîtes altiers,
Ses parterres en fleurs, son lac plein de pénombre,
Ses agrestes sentiers,
Et vers ces chers objets, et d'autres en grand nombre,
Elle donne à son cœur cet ineffable essor,
Et veut les voir encor.

Ah ! pleure pourtant, vierge aux élans magnanimes,
Fille aux nobles regrets, au cœur sensible et grand !
Car la douleur qui bout sous tes efforts sublimes,
O fille, on la comprend.
Oui, quand on va partir les pleurs sont légitimes,
Laissât-on un séjour où règnent les ennuis,
Plus sombre que les nuits.

Ton cher coin sous ce toit, tes rieuses compagnes,
Ton parterre et ton lac, tes coteaux, tes bosquets,
Et ces riens à tes yeux devenus des montagnes,
Méritent tes regrets,
Et puis, ce dernier pleur jeté sur ces campagnes
Qui virent tant de fois tes ris et ta douleur
Soulagerait ton cœur.

SAINT-PHILIPPE

Je me suis arrêté devant les tentes de ma tribu.

RITA.

O Saint-Philippe, lieu béni !
Je t'aime d'un amour extrême :
Entre tous les séjours que j'aime
C'est toi qui tiens le rang suprême.
De tout ce que j'aimai banni,
J'ai parcouru maintes patries,
Bois ombreux et vertes prairies,
Monts brillants et rives fleuries :
J'ai vu l'horizon infini
De maintes diverses contrées
Des plus riches atours parées
Et de délices entourées ;

J'ai vu Sainte-Foye et ses champs,
Et ses collines chamarrées
De vergers aux pommes pourprées,
De prés verts, de maisons dorées ;
L'éclatante Ile d'Orléans
Que toute l'année ensoleille,
Qui de loin semble une corbeille
De floraison riche et vermeille ;
Sainte-Anne et ses coteaux riants,
Ses bois aux douces matinées,
Où j'ai dépensé douze années
Du peu qui me furent données ;

Trois-Rivières aux doux étés
Avec ses brises parfumées,
Avec ses forges enflammées,
Son ciel d'azur et ses fumées;
Québec, écrin d'antiquités,
Qui, du haut de son promontoire,
Déroule, le front ceint de gloire,
Les grands feuillets de son histoire;
Et la reine de nos cités,
Montréal, avec sa richesse,
Sa foule immense qui s'empresse
Comme un flot d'aise et de jeunesse;

J'ai vu le Bic de ses hauteurs
Contempler à ses pieds deux îles
Qu'entourent cent barques agiles
Et que baisent des flots tranquilles ;
Cacouna, l'ami des baigneurs,
Aux eaux limpides et glacées,
Dont les maisons court espacées
Sont en ogives élancées ;
Fraserville aux douces senteurs,
Qui rit, cause et badine
Au front de sa ronde colline,
Qu'un si beau soleil illumine ;

Saint-Denis et ses vieux rochers
D'où son temple aux flèches gothiques
Regarde les sommets antiques
De quatorze manoirs rustiques,
D'où l'on voit surgir neuf clochers
Du sein des brumes incertaines

A travers des bosquets, des plaines,
Par délà des cimes lointaines,
Et son cap, funeste aux rochers
Mais que Dieu plaça là, peut-être,
Pour faire de loin reconnaître
Ce Saint-Denis qui m'a vu naître ;

J'ai vu Kamouraska le beau
Sourire au bord de l'onde amère
Où la vierge au coin du mystère
Vient baigner sa taille légère,
Ses mornes, ses palais dont l'eau
Réfléchit les formes coquettes,
Ses esquifs aux légers squelettes,
Dont la brise penche les têtes,
Et son église en arc-doubleau,
Aux voûtes larges, élevées,
Aux fenêtres enjolivées
De fleurs féeriquement gravées ;

J'ai vu l'illustre Rimouski
Assis sur son moëlleux rivage
Et contemplant sa glauque image
Dans le flot qui meurt sur sa plage,
Et son île fameuse qui,
Odorant parterre de Flore,
Va parfumer l'onde sonore
Jusqu'au pied du rapide accore
Où l'indolent Abénaki
Vient suspendre sa blanche tente
Et lancer sa barque tremblante
Sur la vague profonde et lente ;

J'ai vu le brillant Nicolet
Et son océan de verdures,
Ses saules aux vastes ramures,
Ses bocages pleins de murmures,
Ses ravins dont le regard plaît,
Ses chemins couverts de feuillages,
Son lac si fertile en naufrages
Mais dont on aime les rivages,
Son horizon au bleu reflet,
Ses fécondes érablières,
Ses jardins, ses pins légendaires
Et son fleuve aux ondes sévères ;

J'ai vu ce Lorette si cher
Où tant de fraîches promeneuses
Viennent loin des cités poudreuses
Déployer leurs troupes rieuses,
Où le parfum léger que l'air
Secoue avec tant de molesse
De son haleine enchanteresse
Remplit d'une si douce ivresse,
Ce Lorette au ciel tiède et clair,
Aux prés ridés par le zéphire,
Dont l'aspect met l'âme en délire,
Où chaque cœur vaut un empire ;

J'ai vu bien d'autres lieux encor
Qui surent captiver ma flamme,
S'attacher puissamment mon âme,
Dont le nom seul m'est un dictame
Mais dans son plus riche décor,
Aucun cependant ne t'efface,

Saint-Philippe ! nul ne surpasse
Ta splendeur, ton charme, ta grâce :
Ton souvenir est un trésor
Dont mon âme est restée avare,
Un trésor éclatant et rare
Dont mon exil sombre se pare.

Ton ciel est si pur et si beau,
Soit qu'en son ardente carrière
L'astre brillant du jour t'éclaire
Des flots brûlants de sa lumière,
Soit que, ceignant son noir bandeau
Parsemé de blanches étoiles,
Sur toi la nuit tende ses voiles
Comme Arachné jadis ses étoiles,
Ou que la surface de l'eau
Sous ma cascade étincelante
Et parmi l'herbe ruisselante
Au clair de la lune s'argente !

Non, rien n'est si majestueux
Que ta montagne qui surplombe
Ainsi qu'un vieux géant qui tombe
Ou qui s'incline vers la tombe ;
Non, rien n'est frais, harmonieux,
Comme tes verdoyants bocages
Où mille oiseaux pleins de ramages
Agitent les épais feuillages ;
Rien n'est doux, n'est délicieux
Comme ton matinal zéphire,
Comme ta brise qui soupire
Quand l'astre du jour se retire.

Chercher le silence et l'étude !....
Et ce toit noirci par le temps,
Avec sa large cheminée
A demi par l'âge égrenée
Et sa fenêtre cloisonnée :
Et ce perron aux pas tremblants,
Ce seuil rongé par la vieillesse,
Et ce dedans dont chaque pièce
M'est un souvenir de jeunesse !

Ah ! c'est là que jadis j'ai vu
Des ris la céleste phalange
Sur mon âge à la beauté d'ange
Verser le bonheur sans mélange ;
C'est là que mon cœur a connu
Combien il est doux pour le frère
D'habiter au toit de son père
Avec tous les fils de sa mère (*) ;
C'est là que, de loin accouru,
Chaque an j'offrais dans l'allégresse
Les couronnes de ma sagesse
A ma mère pleurant d'ivresse ;

Là qu'ensuite auprès du flot clair,
Et sur les rocs où croît l'oseille,
Et sur la pelouse vermeille,
C'était plaisir, c'était merveille !....
Ah ! ton bonheur naïf et cher,
Plus doux qu'à l'odorat la myrrhe,
Plus doux qu'un souffle du zéphire,

(*) Expression de Victor Hugo.

Quel langage le pourrait dire ?
Il était grand comme la mer
Et profond comme ses abîmes,
Serein comme tes vertes cimes
Et pur comme tes cieux sublimes.

Hélas ! le temps à désuni
Cette gerbe de la famille
Comme le vent dans la charmille
Disperse la grappe sans vrille,
Et sous ce toit cent fois béni
Où tant des miens ont reçu l'être
Un étranger commande en maître (*) !...
Ah ! c'est que, quand sur son vieux hêtre
La mère a déserté le nid,
Il faut que l'oisillon s'envole
Et que sa couche chaude et molle
Devienne le jouet d'Eole.

Qui me rendra tes soirs vermeils
Mêlés de pourpre et de pénombre,
Tes astres se levant sans nombre
A ton grand horizon ceint d'ombre,
Ces bois fruitiers dont tes soleils
Colorent si gaiment les faîtes
Et ces promenades discrètes
Dont j'ai tant aimé les retraites ?
Bois, champs, rochers qu'à mes réveils

(*) C'est maintenant un neveu.

Je saluais avec tendresse,
Vieux compagnons de ma jeunesse,
Réjouirez-vous ma vieillesse ?

Je vous ai perdus pour toujours,
Amis sacrés de mon jeune âge !
Oui, pour toujours ! L'affreux voyage
Qui me jette de plage en plage
Va suivre son douloureux cours !...
Ah ! du moins votre image chère
Me suit, elle, à la froide bière ;
Et, si j'eus l'existence amère,
Et si le dernier de mes jours,
L'heure de la suprême alarme,
M'arrache une dernière larme,
Elle aura cependant ce charme.

LE ROCHER

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une sombre allée,
Le verger en talus.
Pâle, il marchait. Au bruit de son pas grave et sombre.
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus.

VICTOR HUGO.

O sœur, tu revois donc le séjour fortuné
Où—tant je l'aime aussi— je voudrais être né,
Le séjour plein de paix et beau qui te vit naître,
Où tu pourras aller aussi mourir, peut-être,
Lorsque, le dos courbé sous le fardeau des ans
Et m'ayant clos les yeux aux misères du temps,
Tu chercheras le calme à ta longue vieillesse ;
Où, parmi les objets aimés de ta jeunesse,
Tu peux aller dormir le suprême sommeil
Et saluer le jour de l'éternel réveil[1] !

Ce séjour tant aimé de ma lointaine enfance,
Où je vécus heureux nonobstant l'indigence,
Où j'ai vu luire un jour le soleil du bonheur
Et qui garde une part si large dans mon cœur,
Dis-lui que de Berthier un ami le salue ;
Que souvent de mon seuil je dirige ma vue,
A travers la distance et ses épais rideaux,
Vers le doux Saint-Philippe et ses riants coteaux,
Et qu'alors un soupir tout saturé de flamme

Vers les jours qu'il m'a vus s'élance de mon âme,
Que je sens en mon cœur tout à coup entassé
Avec ses chers émois revivre le passé.
Mais salue avant tout ces objets immuables
Dont le sauvage aspect, les traits inaltérables,
Demeurent tels encor que je les ai connus,
Nos amis les rochers, ces blocs chauves et nus
Qui de nos jeux sans doute ont gardé quelque trace
Sur leur front immobile et d'où rien ne s'efface ;
Celui surtout que ceint le limpide ruisseau,
La source aux flots si purs dont nous aimions tant l'eau,
Où se meurt la maison aussi vieille que chère
Qui vit loin de nous deux trépasser notre mère,
Où je te vis d'abord—seize ans auparavant—
Endormie au berceau, souriante, et rêvant
Peut-être à mon retour, rose à peine fleurie,
Toi maintenant l'attrait, le support de ma vie.

Foule encor ce rocher, caresse-le du pié,
En souvenir des ans où, lutin à moitié,
Sans soupçonner encor que la vie est amère,
Tu l'as tant parcouru conduite par un frère
Et deux sœurs envolés eux-mêmes dans les Cieux.
De l'aube au crépuscule enivres-en tes yeux,
Dis-lui cent fois le jour qu'il soit toujours le même,
Ce bien-aimé témoin, ce théâtre suprême,
Cet instrument béni de nos félicités.
Ah ! ma sœur, je dis bien : ces objets regrettés,
Nous savons mieux que toi, nous que l'âge dépare,
Comme ils font oublier que le pain s'est fait rare,
Nonobstant l'estomac qui crie en s'affaissant,

Que l'aveugle avenir est toujours menaçant,
Et quels soucis cruels une femme s'apprête
Quand à l'autel... Ah ! sœur, permets que je m'arrête.
Car en nous souvenant il faut ne point pleurer :
Quels que furent les soins qu'il a vus l'entourer,
L'oisillon grandi tombe, ouvre l'aile, s'envole,
Et loin du nid un rien à jamais le console.

Au pied de ce rocher, sur le gazon, au nord,
Près d'une assise à pic et servant de renfort
Au massif principal, malgré sa taille plate,
Tu verras des cailloux dont l'apparence est mate
Par moi-même assemblés, mais de longtemps épars :
Trente-neuf ans ont fui depuis que mes remparts,
Mes temples ajourés, mes châteaux sans toiture,
Ont roulé sans retour sur l'épaisse verdure,
Comme a roulé lui-même au creux des ans enfuis
L'âge aimable et naïf qui les avait construits.
Que dis-je ? Une autre main les refera peut-être,
Et seul mon âge heureux ne doit jamais renaître.

Tout auprès est l'assise où je venais m'asseoir
Pour regarder venir la grande ombre du soir,
Lorsque, vers des lointains plus profonds et plus mornes
L'horizon de mon cœur eut reculé ses bornes.
Ah ! là, que de pensers, indécis et brumeux,
Ont volé de mon sein vers les flots écumeux
Que transporte en grondant le fleuve grandiose
Dont le divin Ovide eût fait l'apothéose !
Et combien, ces grands flots, je les ai contemplés,
Aplanis par le calme ou par les vents gonflés,
De cet humble juchoir environné par l'ombre !

J'en contemplais aussi plongés dans la pénombre
Ces giboyeux points noirs, solitaires îlets
Dont l'onde essaye en vain d'inonder les sommets,
Et qu'autrefois, la nuit, ont tant courus nos frères
Pour lancer le trépas aux bécasses légères.
Parfois même, y rêvant l'insondable avenir
Qu'il me paraissait voir si lentement venir,
Ma pauvre âme tentait d'en écarter la brume
Dont le ciel me voilait la fréquente amertume.

L'avenir est venu, rapide, à pas géant.
Désormais englouti dans son gouffre béant,
Je m'en vais emporté de rivage en rivage,
Loin de tout ce qui fut cher à mon premier âge
En me brisant les mains à m'attacher aux bords
D'où m'arrache le monstre aux farouches transports,
Où contre mon destin sa rage se déploie
Dès que mon cœur y sait goûter un peu de joie,
Aussitôt que j'ai pu m'éprendre à leur amour !
Et de tout ce que j'aime arraché tour à tour,
Je n'ai pour aliment à mon cœur qui s'affame
Que de vains souvenirs une géante trame.

Pourtant, je ne vis pas tout à fait sans gaîté.
Ah ! c'est que tu vois, sœur, la muse à mon côté :
Appuyé sur ton cœur et la muse en délire,
A ma faible raison j'ai su garder l'empire
Et jeter aux échos les riantes chansons
Dont souvent tu parus savourer les façons.
Je fus jeune l'amant de l'adorable muse,
Qui m'opprime parfois et plus souvent m'amuse.
Veux-tu savoir, ô sœur, l'endroit où tant de jours

Nous allâmes tous deux soupirer nos amours ?
Monte une assise encor, du roc atteins la cime.
Le travail en est court, sans fatigue, minime :
Tu le peux en trois pas, car ce roc, tu le sais,
Est d'une stature humble et d'un facile accès.

Près d'un épais buisson de sorbier et de cèdre
Dont l'ombre eût consolé l'inconsolable Phèdre,
Tu verras un plateau qui penche à l'Orient.
C'est là. Quoique d'abord d'un aspect peu riant,
Tu ne sauras jamais comme s'y plaît la muse :
C'est là qu'elle est venue en désertant Vaucluse,
Lorsque son cher Pétrarque au pied du triste ormeau
A laissé choir son luth pour descendre au tombeau.
Aussi, que de chansons, rieuses ou chagrines,
N'y voit-on pas errer sur ses lèvres divines
Quand elle nous soumet au joug de son amour !
Je sais comme il est doux de lui faire la cour,
D'implorer ses faveurs, sur ce rocher modeste
Où j'ai tant recherché son approche céleste !

Des fils qu'elle a conçu sur ce roc écarté
Sais-tu le sort ? Un seul est à peine resté !
Tu l'as sans doute vu : c'est *La Fin des Vacances.*
Si l'on te demandais de quels crimes immenses
Ces enfants de mon cœur ont pu souiller ce lieu
Pour être ainsi livrés au supplice du feu,
Dis que d'affreux tyrans leur interdisaient d'être,
Qu'un pouvoir usurpé leur défendait de naître,
Fussent-ils en naissant d'albâtre et de vermeil,
Gracieux, purs et beaux autant que le soleil.

Ce n'est pas tout. Ce roc, c'était mon oratoire.
Quand la nuit descendait avec sa mante noire
Et voilait à demi les cimes d'alentour,
Ou quand la blonde aurore au char brillant du jour
Ouvrait du firmament les routes azurées,
Tenant mon vieux rosaire aux perles délustrées,
Sur la pierre à genoux, c'est là que je priais.
Et sœur, qu'ils étaient grands, les biens que j'enviais
En conjurant le ciel d'en combler votre vie !
Ces biens qui pour vous tous enflammait mon envie,
Mon cœur encor naïf ne savait pas alors
Qu'ils ne viennent jamais sur nos terrestres bords.

Quel autre cher objet, quelle autre pierre aimée,
Qu'à tant chérir tu fus toi-même accoutumée,
A ton œil attentif désignerais-je encor ?
Si pour toi chacun d'eux est un riche trésor,
Ces objets si connus de ta plus tendre enfance,
Ces modestes amis dont tu pleures l'absence,
Moi-même, chère Emma, je les adore tous :
Est-il un de ces rocs, de ces rudes cailloux,
Qui n'ait un souvenir encor cher à mon âme,
Un regret qui ne soit plein de vie et de flamme ?. . .
Ah ! revois-le moi tout, ce rocher regretté,
Puis. . . viens-t'en me rouvrir ton fleuve de gaîté.

FLEURANGE (*)

Elle avait dix-sept ans,
C'est bien tôt pour mourir.
LAMARTINE.

Ainsi que son blanc lys
Fleurange s'est flétrie :
Elle n'est déjà plus qu'un inerte débris,
Ainsi que son blanc lys !
C'est en vain que l'amour l'a bercée et nourrie
Des espoirs les plus doux, des plus tendres souris,
Ainsi que son blanc lys
Fleurange s'est flétrie !

Seize fois le printemps
A reverdi pour elle,
Elle a vu luire à peine au départ des autans
Seize fois le printemps !
Le bonheur lui gardait à l'ombre de son aile
D'innombrables douceurs avec de nombreux ans !'..
Seize fois le printemps
A reverdi pour elle.

Elle a langui deux ans
Loin de ses grands bois sombres;
Au milieu des splendeurs, de l'aisance et des grands,
Elle a langui deux ans.
On l'a comblée en vain de tendresses sans nombres
Pour lui faire oublier l'âpreté de ses champs.
Elle a langui deux ans
Loin de ses grands bois sombres.

(*) Voir la pièce intitulée *Le Lys*.

Elle riait pourtant
De cœur et de visage ;
A l'ombre de ses bois au grand dôme flottant
Elle riait pourtant.
La sève de la vie à son œil sans nuage
Affluait tout le jour comme un fleuve montant :
Elle riait pourtant
De cœur et de visage.

Pourquoi l'arracha-t-on
Aux lieux de sa naissance ?
Au rustique rameau, l'adorable bouton,
Pourquoi l'arracha-t-on ?
Que pouvaient sur son cœur la splendeur et l'aisance
Au prix de son naïf et modeste canton ?
Pourquoi l'arracha-t-on
Aux lieux de sa naissance ?

N'arrachez pas un lys
Du sol qui l'a fait naître ;
Quand sa tige déjà s'élance du semis,
N'arrachez pas un lys.
Laissez-lui sa garigue, ou son rocher peut-être,
Vos soins ne vaudraient pas ces chers premiers amis :
N'arrachez pas un lys
Du sol qui l'a fait naître.

ACTIONS DE GRACES

(Psaume 125)

Facti sumus sicut consolati.

Quand pour Sion, la sainte et si chère patrie,
Dieu nous brisa le joug de la captivité,
Nos larmes ont séché dans leur source tarie
Et des plus doux transports nos cœurs ont palpité.

Aux bosquets de la route, aux champs et sous l'ormoie,
Notre bouche a chanté le retour solennel ;
Notre langue a rempli de cantiques de joie
Les rives du Jourdain et les monts d'Israël.

Autour de nos confins les peuples de la terre
Se sont levés émus et se sont dit entre eux :
Le Seigneur a calmé les flots de sa colère
Et fait pour Israël les jours les plus heureux.

Le Seigneur a calmé les flots de sa colère
Et pour son peuple a fait les jours les plus heureux ;
Nos cœurs remplis de joie aux tribus de la terre
Diront ce que sa droite a préparé pour eux.

A la sainte patrie, à Sion qui les pleure
Rendez bientôt, Seigneur, tous ses autres captifs,
Comme au fond du désert où le feu seul demeure
Vous rendez les torrents qui se sont faits tardifs.

Quiconque en fournissant la course de la vie
Boit à flots l'amertume et sème dans les pleurs
Recueille une moisson d'abondance remplie,
L'allégresse dans l'âme et le front ceint de fleurs :

Il parcourt en pleurant la cruelle carrière
Où tombe sa semence aux vents des noirs ennuis ;
Mais il revient après inondé de lumière,
L'âme pleine de joie et les bras pleins de fruits.

LA VAGUE

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus.
MME PERRIER.

Quand sur les flots brumeux de l'immense océan
Les vents ont déployé leur aile,
Leur front palpitant s'échevelle
Et le géant bondit dans un sublime élan ;
Il brandit des milliers de crêtes
Qu'en ses bruyants transports sans relâche il accroît,
Et que traîne avec lui le souffle humide et froid
En faisant bouillonner leurs faîtes.

Et parmi ces grands flots, ces montagnes—qui sont
Néanmoins des points dans l'abîme,
Quelque sourcilleux et sublime
Qu'à travers le brouillard nous paraisse leur front—
Il en est une qui domine
Par son port noble et grand, sa splendide beauté,
Dont la marche s'empreint de fière majesté,
Dont la face paraît divine.

L'œil plein d'enchantement la regarde venir
A travers la sombre distance ;
A mesure qu'elle s'avance,
L'esprit même enchanté ne sait se contenir :
L'œil et l'esprit l'aiment, l'admirent,
L'admirable au milieu des belles aux traits blancs,
Avec ses longs tressauts, ses grands jets écumants,
Ses bouillonnements qui délirent.

Mais avant qu'elle fût, dès le principe, Dieu
De sa main discrète et féconde
Au sein tumultueux de l'onde
Devant elle a placé le granit plein de feu ;
Et, quand l'admirable s'approche,
On croit que va tomber devant elle l'écueil :
Elle y heurte pourtant à son propre cercueil,
Et sans que frémisse la roche.

*
* *

Hélas ! du temps brumeux le souffle amer et froid
Comme l'autan sur l'onde
Sans relâche s'accroît ;
Sa course furibonde
Sur l'océan du monde
Consomme chaque jour un plus farouche exploit.
Qui saura les compter, ces humains enviables,
Ces maîtres de l'amour,
Ces forces indomptables,
Qu'il fait paraître au jour
Et brise sans retour
Dès qu'on a vu s'ouvrir leurs carrières aimables ?

Et parmi ces puissants, ces rois de la santé,
Ces prodiges sans nombre
De force et de beauté,
Combien au tombeau sombre
Il en jette dans l'ombre
Qui tiennent noblement la haute royauté !....

Ah ! l'un d'entre eux, naguère, une vierge ingénue,
Au front plein de splendeur
Et de grâce inconnue
Par sa douce candeur
A charmé notre cœur
Autant qu'à nos regards elle fut bienvenue.

Nous nous disions : « Son teint de neige et d'incarnat,
L'attrait qui la décore,
Est moins charmant encore
Que le cœur chaleureux, naïf et délicat,
Qui d'un élan sonore
Dans sa poitrine bat :
Douce comme l'espoir, forte, candide et belle,
Elle a du frais matin l'apparence et l'éclat,
Heureux l'époux fidèle
Qui vieillira près d'elle ! »

Mais la fille admirable a rencontré l'écueil
Sur l'océan du monde
Où le trépas abonde,
Où si près du berceau flotte aussi le cercueil,
Où la mort nous émonde
Dès en passant le seuil....
Elle avait dix-huit ans, la brillante admirée
Et déjà pour jamais au jour elle a clos l'œil,
Et nous l'avons pleurée
Dans la mort sombre entrée !

Sur son charme et son nom déjà le noir oubli,
Comme un voile épais d'ombre
Tendu par la nuit sombre,
A jeté lourdement son vaste et froid repli !
Oui, comme un flot qui sombre
S'affaisse enseveli
Sans quitter sa mémoire au sein mouvant de l'onde,
Les charmes de Rosanne ont si vite pâli
Et sa trace profonde
A disparu du monde !

L'ORMEAU

Vœ soli.

Au penchant de riants coteaux
Il était une forêt sombre
Où sans nombre
Venaient gazouiller les oiseaux.
Parfois dans sa vaste ramure
Les vents épanchaient leurs bruits sourds,
Froids et lourds,
Mais pour elle sans noir augure ;
Et dans une vague au flot lent,
Sans murmure,
Fraîche et pure,
Elle mirait son front mouvant.

Elle n'est plus, la forêt sombre :
Des coteaux le sein découvert
Et désert
N'est plus rafraîchi par son ombre ;
La douce haleine des zéphyrs,
Le souffle des noires tempêtes
Sur ses faîtes
N'ont plus de voix ni de soupirs,
Et son fleuve pur roule une onde
Sans saphirs
Ni plaisirs,
Sans image verte et profonde.

Seul, un mélancolique ormeau
Y penche encor son front austère,
Sans s'y plaire,
Sur le sein tranquille de l'eau.
C'est que sa ramure flottante,
Son feuillage riche, ample et clair,
Son port fier,
Ont du colon fixé l'attente ;
Et la hache au bord du ruisseau
—Imprudente
Ou méchante—
N'a pas coupé l'orme si beau.

*
* *

Ah ! dans sa naïve ignorance,
Il a cru, le vieux bûcheron,
Ce fleuron
Insensible à son deuil immense.
Mais, hélas ! il verra bientôt
De l'arbre s'enlaidir la face,
Et sa grâce
Prendre un aspect sombre et lourdaud :
Puis il le verra choir, au terme
D'un sanglot
Dans le flot
Qui coule à sa base peu ferme.

Car les arbres sont comme nous :
Lorsque leurs aimés disparaissent
Et les laissent,
Poussés par le sort en courroux,
Leur front pâlit et se chagrine,
Leur feuillage, aux souffles brûlants
Des autans,
Va joncher au loin la ravine ;
Leur tige souffre, s'assombrit,
Se ruine ;
Leur racine
Elle-même sèche et périt.

L'ORAGE

Quel changement a produit cet orage !

VOLTAIRE.

A MA TOMBE

O tranquille demeure
Que me doit apporter
Ma longue dernière heure,
Dont ma main va heurter
Les portes éternellles
Peut-être avant la nuit ;
Alcôve, étroit réduit
D'argile ou de gravellles
Aux murs tristes et noirs,
Où, dans la paix profonde
Et loin d'un bruyant monde,
Le dernier de mes soirs
Ma chair nauséabonde
Va si longtemps dormir,
Tu seras étonnée
Qu'on m'ait pris à gémir
Avec une âme née
Si pleine de franc ris
Et de chansons rieuses.

Or, gîte aux noirs lambris,
Aux fètides débris,
Aux froidures hideuses,
Un jour, plein de soucis,
Au bord d'ondes joyeuses
Voici ce que je vis.
L'astre au brûlant visage
Sur le luisant vitrage
D'un rustique cottage
Répandait des flots d'or,
Et la vieille façade
A l'air triste et malade,
Pour l'instant en parade
Brillait comme un Thabor.
Mais quand du haut des nues
Le soir redescendit
Sur les cimes touffues
Soudain l'on entendit
Du sein d'un grand nuage
Gronder au loin l'orage ;
On vit briller l'éclair,
Et sur la vitre frêle
Un lourd torrent de grêle
S'est abattu bientôt.

De son vaste sanglot
La nuit, près de se clore,
Acheva le sursaut ;
Et quand la blonde aurore
Au bord de son grand flot
Vint éclairer encor
Du cottage d'hier

La façade noircie,
Son aspect morne, amer,
Sans lumière et sans vie,
Attrista le regard
Et répandit dans l'âme
Un noir et froid brouillard ;
La matinée en flamme
De ses rayons profus
N'égayait déjà plus
La modeste fenêtre.

A leurs places encor,
Qui l'eût pu reconnaître ?
Deux vitres étaient seules
A jeter aux éteules
Leurs brillants reflets d'or !....
C'est ainsi qu'est la vie :
Aujourd'hui similor
Et demain assombrie.

LA CLOCHE

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?
LAMARTINE.

J'ai vu partir la cloche. On se disait :« Fini
De s'unir à nos vœux, à nos deuils, à nos joies ! »
J'ai découvert mon front à sa vue embruni :
Le regret m'assaillait par plus de mille voies.
« Les cloches, me disais-je, ont un cachet divin,
On ne les aime pas en vain ;
Que leur voix nous remplisse ou de pleurs ou de flamme,
Sous leur manteau d'airain
Les cloches ont une âme. »

Les cloches ont une âme ! Allez le demander
A ces pâles vieillards dont la tête blanchie
Regarde goutte à goutte à leurs pieds se vider
Le lit presque asséché du fleuve de la vie :
Ils ont ferme lutté contre les jours amers,
Les blessures les ont couverts ;
La douleur pour eux tous ne s'est point adoucie,
Et contre les revers
Leur âme s'est durcie ;

Allez le demander à ces robustes cœurs
Qui boivent sans relent le fiel de la souffrance,
Qui des courroux du sort savent rester vainqueurs
Sans que fléchisse en eux le nerf de l'endurance :
Dieu les a créés forts et froids comme l'airain
Pour regarder dans le lointain
Et pour y voir venir sans déchirante alarme,
D'un œil sec et serein,
L'infortune qui s'arme ;

Puis à ceux dont le jour vient d'ouvrir le regard,
Dont la voile abandonne à peine le rivage,
Dont l'œil étincelant ne verra que plus tard
S'étendre jusqu'au tiers la course de leur âge :
Ils ignorent encor le cuisant des soupirs
Et n'ont foi que dans les plaisirs ;
Ignorants de la vie, ils sont pleins de courage,
Tout pique leurs désirs
Et leur brille en mirage.

Ils ont vu de la cloche, eux, les pâles vieillards
Dont le front enneigé s'incline vers la terre,
Eux aussi, les enfants dont brillent les regards,
Eux aussi, les cœurs forts contre la vie amère ;
Ils ont vu de la cloche au chemin de l'exil,
—Si noble et glorieux soit-il—
Sans un fidèle ami qui suivît à la piste,
Sur un chariot vil
Le départ humble et triste.

Tous ont de prime abord saintement tressailli,
Comme lorsque près d'eux le vol de la mort tombe ;
Puis à l'œil de plus d'un une larme a jailli
Comme à l'enfant qui pleure au rien qui lui surplombe.
C'est que soudain ces forts d'un seul coup élancés
Ont remonté les jours passés :
La cloche qui partait fut mêlée à la trame
Où sont court espacés
Tant d'émois de leur âme !

Allez même évoquer la cendre de vos morts
Qu'au fond de leur tombeau soixante ans ont froidie.
Leur cendre ! Elle a frémi de même que vos forts,
Fétide dans sa bière et longtemps engourdie.
Car les morts comme nous ont encor du passé
Un souvenir ineffacé :
Leur cendre a de l'amour, dans la tombe endormie,
Pour ce qui s'est haussé
Aux niveaux de leur vie.

*
* *

La cloche qu'on aima soixante ans révolus,
Qu'elle aime son exil en nouvelle patrie !
Que ferait-elle ici ? Son vieux beffroi n'est plus
Et trois géantes sœurs l'auraient vite amoindrie.
Mais moi, dont elle n'a ni chanté les amours,
Ni célébré l'émoi d'une heure réjouie,
Ni lamenté de tristes jours
Ni fêté les entours
Quand j'entrai dans la vie ?

Que d'ombre glaciale ou de chaudes splendeurs
La voûte de mon ciel ou s'estompe ou s'éclaire,
Je l'aime plus encor que ses géantes sœurs
Avec leurs grandes voix où plane le mystère,
Tant bien soit après tout qu'elles chantent l'amour,
D'un fils la bienvenue au jour,
Les souris clairsemés de l'existence amère,
Ou l'adieu sans retour
Des aimés de la terre.

L'une est mon œuvre et porte un nom qui me fut cher,
Dont le son me demeure un céleste dictame ;
J'ai trois ans admiré son timbre large et clair,
Quand il charme là-haut les perles de la gamme ;
Douce et pure, sa voix est pleine d'ample essor ;
Elle vaut mille fois mon or ;
Mais... c'est sa vieille sœur qui soutire ma flamme...
Ah ! je le sens encor,
Les cloches ont une âme.

LE SOUVENIR DE SAINTE-ANNE

Ubi amor, ibi patria.

O Sainte-Anne ! jadis, quand je quittais en larmes
Tes bocages bénis et ton seuil plein de paix
Pour m'aheurter partout où la vie est sans charmes,
A travers les sanglots de cœur je te disais :

« Sainte-Anne, sois heureux, Sainte-Anne sois prospère,
Que ta grandeur atteigne aux limites du temps !
Que d'innombrables fils, inépuisable mère,
Pour l'ornement du monde élargissent tes flancs ! »

Ce jour me semble hier. Et pourtant la vieillesse
M'a dans son lourd glacier déjà presque englouti :
Mon élan, dont jadis tu vantas la souplesse,
N'a plus que le ressort d'un courage amorti.

Ah ! c'est qu'en la quittant, ta paix douce et profonde,
Je n'ai trouvé partout que l'immense désert
Où, chaque jour en butte à l'ouragan qui gronde,
Désormais sans abri, j'ai partout bien souffert.

Que de fois dans ces jours sur le bord de la voie
J'ai tâché de m'asseoir écrasé par l'ennui,
Pour reporter mon cœur à l'ineffable joie
Des jours clairs et sereins qui dans tes murs m'ont lui !

Mais alors, sans faillir, la tourmente inhumaine
Redouble de fureur et me fouette plus fort ;
Et je vais derechef, haletant, hors d'haleine,
Où m'entraîne au hasard son funeste transport.

De la sorte emporté, sans te chanter encore,
Je n'en redis pas moins mon couplet des adieux,
Et je vais, pantelant de l'aurore à l'aurore,
Avec tes traits empreints dans mon cœur et mes yeux ;

Puis le songe, encor plein des erreurs les plus belles,
Me ramène souvent sous ton dôme élancé
Pour m'y refaire au vif des scènes sur lesquelles
Un demi-siècle aura tout à l'heure passé.

Cependant, si je dois geindre encore à la tâche,
Nourri de tes trésors dix ans amoncelés,
A tout soin dans ce jour pour toi je fais relâche,
Je jubile avec toi, car mes vœux sont comblés :

Un sang plus généreux à gonflé tes artères
Et sa chaleur t'a fait les traits étincelants,
La gloire t'est venue avec les jours prospères
Et voilà que tes fils ont élargi tes flancs.

*
* *

Lorsque nous nous fanons au souffle amer de l'âge,
Sainte-Anne, toi, tu rajeunis,
Tu prends des horizons plus épurés d'orage,
Plus brillants et plus infinis ;

Plus claire dans tes cieux s'allume ton étoile
Et tes vents ont moins de sanglots,
Plus large chaque jour tu déferles ta voile
Et vogues sur des plus grands flots.

Aussi, plus je les vois et plus je les compare
A mon Sainte-Anne d'autrefois,
Moins je les reconnais, ton dôme qui m'effare,
Tes cours, tes salles et tes bois.

Pourtant, dans sa simple noblesse,
Il était plein de gentillesse,
Ce Sainte-Anne que ma vieillesse
Aime encor d'un géant amour !
Il charmait puissamment la vue,
Avec sa champêtre avenue,
Ses bosquets voisins de la nue
Et son pittoresque alentour,
On aimait son port grandiose
Dans son aérienne pose
De colosse qui se repose
Assis au sommet d'une tour ;

On cherchait sa flèche hautaine
Au milieu de l'ombre lointaine
Dont s'enveloppe encor la plaine
Quand l'aube commence à blanchir ;
Et quand sa coupole d'albâtre
Avec son vert amphithéâtre

Sombrait sous le voile noirâtre
Du soir qui finit de rougir,
Sa robuste et noble stature
Teintée en silhouette pure,
De son océan de verdure
On aimait à la voir surgir.

Qui n'a vanté ses grands bocages
Où mille oiseaux aux gais ramages,
Divers de mœurs et de plumages,
Viennent perler leurs gammes d'or ;
Où, telle que dans son empire,
La douce haleine du zéphire
Murmure et vaguement soupire
Tout le jour et la nuit encor ;
Où le souffle ardent des tempêtes
Parfois, en y courbant les têtes,
En y tordant rameaux et faîtes,
Déchaîne son bruyant essor ?

Et ces troupes disciplinées
D'enfants aux voix enlutinées
Où je fus mêlé dix années
A fouler ses bois et ses cours !....
Ah ! là, c'est un sombre nuage :
De tout mon nombreux entourage
Pas un n'eut l'heureux apanage
De voir chez toi mûrir ses jours !
Jetés à diverse distance
Par la discrète Providence
Où la mort pire que l'absence,
Tous, nous t'avons fui pour toujours !

Pourtant, sous les larges ramures
De tes bosquets aux grands murmures
Et ton toit si gai de cambrures
Le charme ne se dément pas :
Meurtris par les rudes journées
Ou las d'espérances fanées
De nos chères jeunes années
Nous y trouvons encor l'appas,
Et ce sont des frères encore
Dont le sourire se colore
D'un suave rayon d'aurore
Qu'y rencontrent toujours nos pas.

C'est bien ! En tes retraites chères
Vois naître encor des jours prospères
Avec ces autres fils, nos frères
Par la destinée et le cœur.
Qu'ils fassent longtemps la couronne
Dont le vif éclat t'environne
D'un prestige dont l'on s'étonne
Et te pousse vers la grandeur ;
Que par eux la gloire t'inonde
De sa clarté pure et féconde,
Et qu'à seul te nommer le monde
Ait l'image de la splendeur !

* *
*

Moi ! J'irai mon chemin encore
Avec ton souvenir vif et suave au cœur
Comme un naissant reflet d'aurore :
Les fils heureux de ta splendeur
Auront vu devant moi la carrière se clore
Que le vieux souvenir sera plein de verdeur.

Qu'ils l'écoutent, le soir, sur l'aile
Que fait battre le vent sans attendre l'été
Parmi ta verdure éternelle :
Ton bois sombre en sera hanté
Avec ton toit, tes cours, ta montagne si belle
Et tout ce que chez toi mon cœur aura chanté.

Mais, l'ombre furtive et légère,
Elle aura cependant ses lieux les plus aimés
Et sa retraite la plus chère,
Ceux qui, parmi les plus charmés,
M'ont fait mieux oublier que la vie est amère
Et m'ont fait luire au cœur des jours plus parfumés.



Sur un des verdoyants étages
Dont se coupe le flanc de tes brillants coteaux,
Au centre de tes grands bocages,
Il est un solitaire enclos
Où tremble tout le jour l'ombre d'épais feuillages
Au moindre des soupirs qui touchent leurs rameaux.

Jadis, avec d'autres moi-mêmes,
J'y fis longtemps germer, prospérer et fleurir,
Les plantes aux plus doux emblèmes—
Si les fleurs ont dû se flétrir,
L'idéal a bravé les épreuves suprêmes :
Je me le sens au cœur, il n'y sais pas mourir.

Au fond, un berceau de verdure,
Où se humait le frais dans les souffles du vent,
Cambrait son agreste membrure—
Sous son toit j'ai causé souvent :
J'y parlais d'avenir, et mon âme était sûre
Que l'aveugle avenir n'a rien de décevant !

L'enclos est devenu l'asile
Où les tiens dormiront le sommeil de la mort,
Au repos d'un effort utile :
Ils vivent bercés dans le port,
Et sans craindre qu'un jour la mort ne les exile
De ce qu'ils ont aimé d'un amour saint et fort !

Les mêmes clartés de l'aurore,
Les mêmes chauds soleils, les mêmes vents du soir,
Se lèveront sur eux encore ;
Le même ombrage épais et noir
Leur viendra chaque jour du même sycomore
Estomper ce gazon devenu leur dortoir !

Mais, leur cendre au fond de la bière,
Saura-t-elle qu'ici rien ne s'est arrêté
Dans l'universelle carrière,
Et, de la sombre cité,
Aura-t-elle souci qu'au-dessus de sa pierre
Sous le regard de Dieu le monde ait palpité ?

Ah ! la mort n'est pas si cruelle :
De nous les trepassés gardent le souvenir,
Et la tombe est une tutelle.
Pourquoi saurait-elle ternir
Un seul instant l'éclat de la joie éternelle,
Plus les yeux du présent que ceux de l'avenir ?
Oui, quand sous tes gais campaniles
L'airain fait résonner l'accent qu'ont tant connu
Leurs jeunes oreilles dociles,
Il leur est encor bienvenu,
Et, sous la froide pierre, à leurs os immobiles
Il imprime pourtant un transport ingénu.

Ce qui ravit leur cendre chère,
C'est tantôt, dès l'aurore ou sur le long du jour,
Ton cri d'appel à la prière,
Alors qu'elle sent tour à tour
Lui venir les regrets d'une amitié de frère
Et les vœux retrempés dans l'espoir et l'amour ;
Et tantôt c'est la voix heureuse
Qui de l'austère étude enchaîne le devoir
Et marque une autre heure charmeuse,
Alors qu'on s'arme de vouloir
Et qu'on lutte en champ clos sans bataille haîneuse,
Alors que le bonheur vient avec le savoir.

Tes morts, rendus à la jeunesse
Quand ils ont dépouillé le lourd masque du corps.
Et sa gênante petitesse,
Ils aiment ces jeunes efforts,
Cette lice brûlante et féconde en prouesse
Où peut-être jadis ils furent les plus forts.

S'ils aiment ta jeune vaillance,
Ils se plaisent de même à bénir tes succès,
A les appeler par avance :
A pas timides et discrets,
Leur fantôme léger te parcourt en silence
Et contemple souvent chacun de tes progrès.

*
* *

Ah ! quelque vent qui les emporte,
Heureux ceux de tes fils que joindra l'avenir
A leur sainte et douce cohorte !
Heureux déjà qui voit venir,
Avec au fond du cœur cet espoir qui conforte,
Les ombres de la nuit qui ne doit pas finir !

Frères, vous dormirez ensemble
Votre somme de mort sous vos bosquets ombreux,
Si beaux que rien ne leur ressemble,
Entourés des mondes nombreux
Que vous avez aimés, dont la paix vous rassemble
Dans le repos sans fin ! Ah ! vous êtes heureux !

C'est dans votre enceinte discrète
Que mon vieux souvenir établira surtout
Le centre cher de sa retraite :
Il y reviendra de partout,
Quelle que soit la tombe où le trépas me jette,
Et sans souci d'un corps que la terre dissout.

FIN



Table des Matières

ERRATA

Page 34, 4e strophe, 1er vers, lire : Ah ! pourquoi vois-je donc, au lieu de : *Ah ! pourquoi vois-donc.*

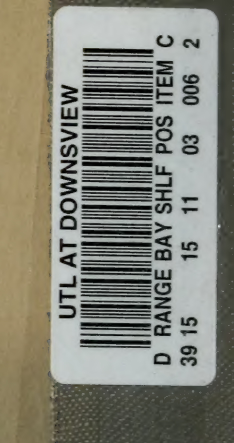
Page 50, 2e strophe, 6e vers, lire : zéphyrs, au lieu de *zéphirs.*

Page 63, 2e strophe, dernier vers, lire : feuillages, au lieu de *feuillage.*

Page 64, 3e vers, lire : zéphyrs, au lieu de *zéphirs.*

Page 98, avant-dernière strophe, dernier vers, lire : meurt, au lieu de *meure.*

Page 146, 2ème strophe, 8ème vers, lire : comme Arachné jadis ses toiles, au lieu de ses *étoiles.*


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 15 11 03 006 2